

*un roman de Pierre Dumoncel*

# L'EMPERESSE



COTENTIN,  
Stratégie des Ducs

EDITIONS



VERBATIM

## **L'EMPERESSE**

(Cotentin, stratégie des ducs)

Tout le monde connaît Guillaume Le Conquérant.

Mais qui connaît Robert Courte Heuze, Henri Beauclerc, ou plus encore l' « Emperesse », cette mystérieuse princesse à laquelle Cherbourg doit sa merveilleuse abbaye du Vœu ?

La descendance de Guillaume n'a pas retenu l'attention des historiens, le Cotentin non plus...

Et pourtant, les ducs de Normandie ont tôt fait la liaison entre notre admirable pays et la conquête d'un pouvoir aux confins d'un véritable empire...

# **L'EMPERESSE**

(Cotentin, stratégie des ducs)

Du même auteur :

FREDAINES, Editions Verbatim, 2014

APOSTASIE, Editions Verbatim, 2013

SENS DESSUS DESSOUS, Artim Editions, 2012

TRANCHE DE VIE, Artim Editions, 2011

LA MARCHE DU SIECLE, Artim Editions, 2011

TRANCHE DE VIE (1<sup>ère</sup> édition), AParis, 2010

**PIERRE DUMONCEL**

**L'EMPERESSE**  
(Cotentin, stratégie des ducs)

**roman**

EDITIONS  VERBATIM

Couverture : aquarelle de Patrick Mazeau

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays

©Editions Verbatim, 2015  
**<http://editionsverbatim.fr>**

« Le Cotentin, ce pays comme une île, caillou confetti coupé du monde, devenu un jour de ciel gris et lourd point de repère sur les cartes d'état-major des armées du monde, a connu le passé prestigieux d'un duché conquérant dont il fut le carrefour d'une stratégie aux ambitions européennes »



## **AVERTISSEMENT**



Pour Construire le récit de cette aventure historique, je me suis efforcé de respecter scrupuleusement les faits et les dates qui le composent.

Je me suis inspiré de nombreux ouvrages relatant cette époque, que je cite à la fin de mon livre. Néanmoins, si la littérature est prolixie concernant Guillaume le Conquérant, elle l'est beaucoup moins concernant sa succession.

Tous les personnages mentionnés ont existé, à l'exception de Guillaume de Theilléville et de sa famille (ainsi qu'Arnaud de Bourond et le chevalier Kutel), qui ne sont là que pour faire vivre et servir les deux héros méconnus que je voulais mettre en valeur : Le Cotentin et *l'Emperesse*.

L'auteur



## **AVANT PROPOS**



En 800, à l'ère de Charlemagne, la future Normandie, qui n'avait pas encore de réalité autonome, n'était qu'une partie de la Neustrie, l'un des royaumes mérovingiens progressivement édifiés au cours du VIIe siècle.

La Neustrie comprenait le nord-ouest de la Gaule – la partie orientale étant l'Austrasie – et s'étendait de l'estuaire de la Loire à celui du Rhin, tout en incluant une vaste zone maritime le long de la Manche et de la mer du Nord. Sa capitale était Paris.

La Neustrie regroupait tout ou partie des provinces ecclésiastiques de Sens, Reims, Tours et Rouen - cette dernière étant la seule à s'y trouver intégralement - et conservait les limites des anciennes provinces romaines, constituées au IVe siècle. La province de Rouen correspondait à la Ile Lyonnaise et nous rappelait, par cette curieuse appellation, que les provinces romaines provenaient du morcellement de l'immense Gaule celtique, qui avait pour capitale Lyon.

La Ile lyonnaise comprenait sept cités et leurs territoires, qui étaient Rouen – capitale, anciennement Rotomagus -, Evreux, Lisieux, Bayeux, Sées, Avranches et Coutances. C'est avec l'implantation du christianisme dans la région que

les évêques se sont installés dans ces villes, dont ils ont fait des sièges épiscopaux, et que les territoires des cités sont devenus des circonscriptions ecclésiastiques qu'on nomma diocèses.

C'est ce découpage qui va servir de modèle à la construction de la Normandie...

Rollon est considéré comme le fondateur de la Normandie, en mettant un point final au processus de construction, qui avait débuté en 820. Avec le traité de Saint-Clair-sur-Epte, signé en 911 avec Charles le Simple, il reconnut l'autorité royale et accepta le baptême pour tous, en échange de quoi il jouit d'une indépendance de fait. A une époque troublée par les diverses invasions vikings, le roi n'avait plus désormais affaire qu'à un seul interlocuteur scandinave qui, de surcroît, le protégeait de nouvelles incursions de la part de ses congénères.

Cet accord a donné naissance à une principauté – qui comprenait les évêchés de Rouen, Evreux et Bayeux – bientôt étendue à la presque totalité de l'ancestrale Ile lyonnaise. Elle conservera son indépendance relative au sein du royaume de France pendant près de trois siècles avant d'être annexée au domaine royal, en 1204, et non, comme l'entretient la légende, à un royaume auquel elle a toujours appartenu (1).

(1) Le domaine royal est l'ensemble des terres, biens et droits relevant directement du roi au sein du royaume de France (Très restreint au Xe siècle, le domaine royal finit par se confondre avec le royaume au XVIe siècle).

Les premiers ducs (2) ont réussi, non sans difficulté – notamment au cours du premier siècle de ce nouvel édifice politique – à réaliser l’unité des diverses composantes de la population où, Scandinaves, Francs et Bretons se côtoyaient. Ils ont su établir les bases d’un état remarquablement administré et se hisser dans le groupe dirigeant des grands du royaume. La Normandie acheva son expansion vers l’ouest, en 933, avec Guillaume Longue Epée, fils de Rollon, en se faisant concéder par le roi le Cotentin et l’Avranchin.

Mais c’est avec Guillaume le Conquérant, au XI<sup>e</sup> siècle, que l’aventure normande connut son apogée. Il s’imposa vis-à-vis du roi de France et des grands féodaux voisins, devenant le prince le plus puissant de l’Europe médiévale. En 1066, il sut profiter d’une conjoncture politique et diplomatique favorable pour conquérir le royaume d’Angleterre, devenant ainsi l’égal de son seigneur, le roi de France. Il est le grand homme de l’histoire de la Normandie, celui qui symbolise le mieux l’exceptionnelle réussite collective des Normands.

Le XI<sup>e</sup> siècle fut le grand siècle de l’aventure normande : pendant que le duc de Normandie réussissait à s’emparer du prestigieux royaume d’Angleterre, d’autres Normands, au sud, se lançaient dans la conquête de l’Italie méridionale, puis de la Sicile. Cette aventure étonnante a été menée de bout en bout par une poignée d’hommes

(2) En fait, le titre de duc ne devient effectif qu’au cours du XI<sup>e</sup> siècle.

audacieux et déterminés, venant du duché de Normandie, dont les frères de Hauteville, issus du Cotentin, furent les incroyables héros.

La suite de cette fabuleuse aventure normande, confrontée au difficile héritage d'un homme d'exception, se profile dans les chapitres à venir. L'Angleterre et le duché de Normandie sont confrontés à des successions donnant lieu à des crises, voire des guerres civiles, notamment après la mort de Guillaume le Conquérant puis après celle de son dernier fils, Henri 1<sup>er</sup> Beauclerc, qui ouvre la période dite de « l'Anarchie » due à une succession féminine : celle de Mathilde, *L'Emperesse...*

Le décor est celui de la féodalité, qui s'est développée en une organisation hiérarchique de la noblesse, liant les membres entre eux. Le suzerain concède une terre au vassal, à charge de certains services de natures différentes, selon qu'il s'agit d'un noble ou d'un roturier. Le duché de Normandie est l'un des états féodaux qui se sont formés en France, en même temps que se sont constituées, au sein même du duché, de nombreuses petites seigneuries avec des territoires et des droits politiques limités.

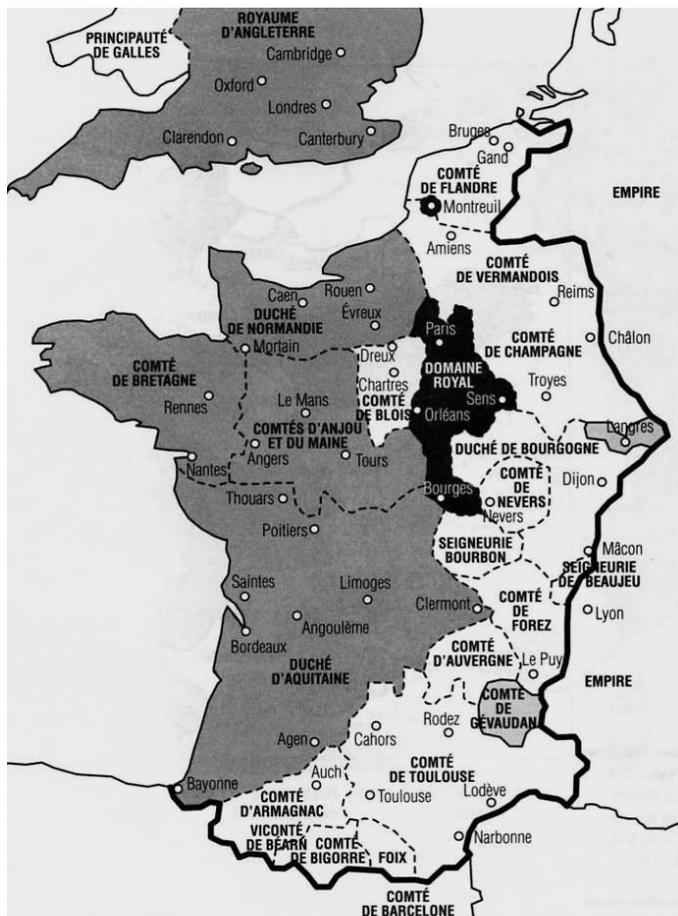
Les pouvoirs du duc sont à la fois étendus et restreints. Étendus, car le duc fait la guerre quand cela lui semble utile, sans consulter personne, sauf pour obtenir l'appui militaire du ban et de l'arrière ban, que sont les hommes de guerre de ses vassaux et de ses vavassaux (3). Haut-justicier, il peut

condamner à mort, et il bat monnaie à son nom. Restreints, car le duc ne possède pas la Normandie : Il a ses biens propres, mais ne peut toucher à ceux de ses vassaux. Les gens de ses vassaux ne peuvent, par ailleurs, lui obéir directement car ils sont les hommes des chevaliers, des barons ou des comtes, et ce n'est qu'avec l'approbation de ceux-ci que le duc peut les obtenir à son service, exception faite pour certaines *communes* qui viennent de se fonder.

L'action se déroule, en grande partie, dans le Cotentin et le Bessin, entre lesquels s'ouvre la baie des Veys, qui, à l'époque qui nous intéresse, était recouverte par la mer - Veys signifiant d'ailleurs passage en mer. Les géologues nomment cette région col du Cotentin, qui est une zone remontée par des bras de mer. Cette topographie très particulière a permis aux seigneurs qui tenaient les points stratégiques de la contrée de manifester leur esprit d'indépendance à l'égard du pouvoir ducal.

(3) vassaux d'un seigneur, lui même vassal.

## La France féodale du XIIe siècle



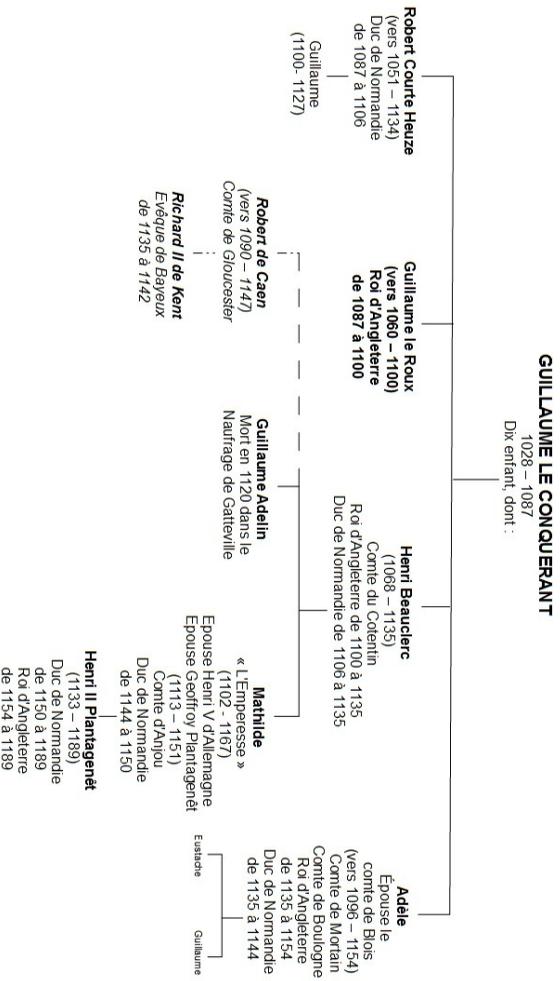
En noir figure le domaine royal.

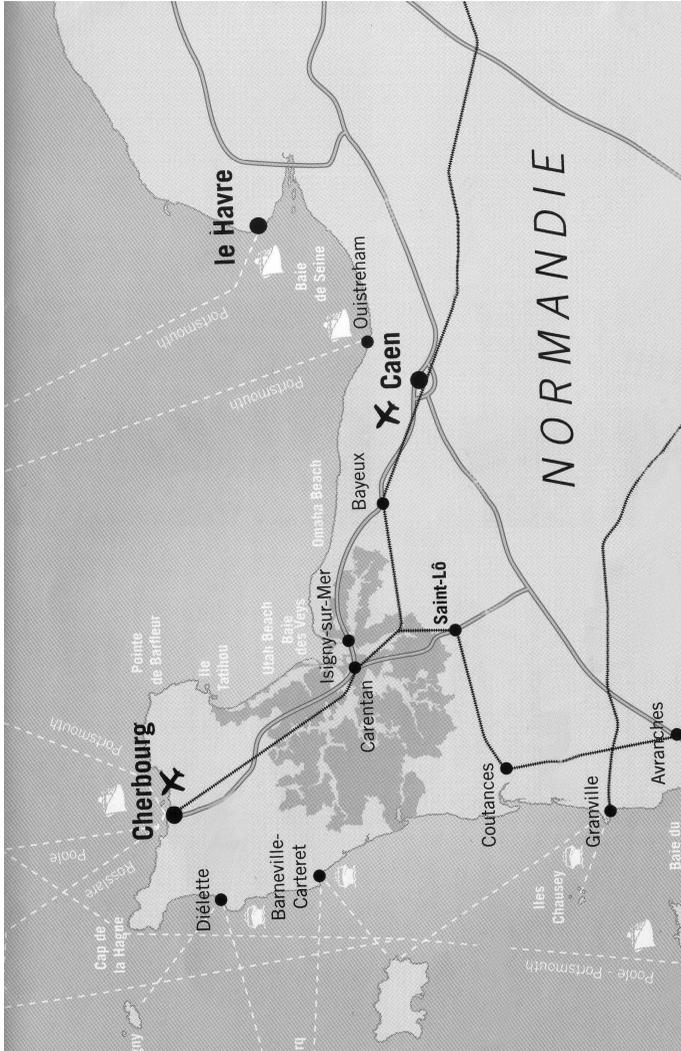
En gris figurent les possessions d'Henri II Plantagenêt.

En blanc figurent les fiefs des autres vassaux du roi de France.

Le Comté de Gévaudan et Langres sont des seigneuries ecclésiastiques.

## LA SUCCESSION DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT





En gris foncé figure, autour de Carentan, le Parc des Marais du Cotentin et du Bessin.

# 1

Je me prénomme Guillaume.

J'habite un modeste château du Nord-Cotentin, et ma famille, de par les origines aristocratiques de mon père, me permet d'avoir accès aux péripéties d'une époque plus mémorable par ses fantastiques avancées économiques et sociales que par le pitoyable, mais captivant, spectacle offert par la descendance du maître incontesté de son temps. Lui aussi s'appelle Guillaume, il est né bâtard comme moi, mais les fées qui se sont penchées sur mon berceau n'avaient pas les vertus qui lui ont permis d'entrer dans l'Histoire, quinze ans avant mon avènement, sous le patronyme de Le Conquérant.

Mon père est le seigneur de Theilléville et fait partie de cette noblesse qui forme la cour du duc.

La noblesse féodale française est divisée en trois catégories qui sont la haute, la moyenne et l'inférieure. Les feudataires, ou grands vassaux, forment la haute noblesse et relèvent immédiatement de la couronne ; ce sont les ducs, les barons, les

évêques et même parfois les abbés, si le roi est leur seigneur direct, à cause des fiefs qu'ils possèdent nûment de lui. En principe, le fief ou le bénéfice accompagne toujours le titre. Les seigneurs qui relèvent du roi indirectement composent la moyenne noblesse, et forment les cours des ducs et des comtes, comme ces derniers forment celle du roi. Ils ont droit de justice et de seigneurie et prennent ordinairement dans les chartes les noms de *fidèles*, ou de *milites*. La noblesse inférieure comprend les vassaux, qui n'ont pas de juridiction territoriale, et les officiers, attachés au service de la personne ou des terres des seigneurs. Tel est, en effet, le rang que les chartes donnent à certains *milites* qui sont autant nobles que serfs, puisqu'ils doivent des offices et non des services, et qu'ils ne deviennent libres que par l'affranchissement.

Ma mère, qui a connu sept grossesses, est une sainte femme qui, à la charnière d'une époque en pleine mutation, n'a pu jouir du statut nouveau qui s'amorce dans la société. Appréciée pour ses capacités physiques, sa fécondité et sa vigueur corporelle, elle a vécu dans l'entière dépendance de son propre père pendant sa jeunesse avant de passer ensuite, par un marché conclu en dehors d'elle entre les mâles des deux lignages, sous celle de son mari. Sorte de monnaie d'échange pour accroître les biens et assurer une descendance, son mariage ne fut que l'expression d'intérêts bien compris. Même l'Église, voyant dans la femme source de mal et germe de faiblesse, n'a su déceler en elle l'être d'exception

qu'elle incarne pour ses enfants, qu'ils soient légitimes ou illégitimes.

Même si je sens bien que je ne possède pas le même statut que mes frères et sœurs, j'ai bien conscience d'évoluer dans un milieu privilégié qui, non seulement me met à l'abri du besoin, mais surtout me permet d'assister à la reconquête d'un trône convoité, et à la suprématie d'un duché qui, parfois, a des allures de puissance européenne.

Le château de mon père est une construction extrêmement simple, d'un confort précaire, qui se résume à une tour de bois rectangulaire et trapue, à deux étages. L'inférieur est une resserre à provisions et le supérieur, sur lequel s'ouvre la porte que relie au sol une légère échelle amovible, sert de lieu de séjour et de retraite où s'organise éventuellement la défense. Il est juché sur un lieu élevé, difficilement accessible, tertre artificiel nommé « motte », cerné de fossés profonds. Au pied de cette motte, un pont relie la tour à une basse-cour fortifiée assez vaste pour accueillir les habitations, les écuries et les bâtiments agricoles.

Aux alentours, la forêt, riche en gibier, est peuplée de chênes, de hêtres, de coudriers, de frênes et d'aulnes aussi, bien évidemment. Quelques houx garantissent la verdure toute l'année, mais, plus curieusement, on trouve également des sapins, ces arbres vêtus non pas de feuilles mais d'aiguilles toujours vertes, et dont les marins apprécient la résine qu'ils en extraient pour calfater les bateaux.

La mer, qui n'est jamais bien loin, nous procure, en plus des craspois (poissons gras), choux marins, salicornes et chardons bleus sur son littoral.

Notre vie quotidienne est calquée sur les horaires du soleil. On se lève tôt et nos premiers gestes sont consacrés aux ablutions. Je m'habille de *braies*, pantalon de toile ou de cuir maintenu à la taille par une ceinture, et d'un *bliaud*, qui est une blouse. J'ai le cheveu court, surtout sur la nuque, car mon père ne veut pas que je suive cette nouvelle mode des cheveux longs, qui sévit depuis quelques années déjà dans le duché. Mon père, premier levé, adore barboter dans une cuve d'eau tiède, qui deviendra ensuite prétexte à papotage pour ma mère et mes sœurs qui, ensemble, prendront leur bain tandis que mon père fera sa prière avant d'assister à la messe. Après un solide déjeuner, le travail est distribué au personnel, puis mon père reçoit son sénéchal. Le dîner, principal repas de la journée, survient lorsque le soleil atteint son zénith et occupe les deux premières heures de l'après-midi, qui se prolongent par une sieste habituelle avant que chacun ne retourne à ses occupations. Le repas du soir, appelé souper, est plus rapide et clôturé la journée de chaque locataire du lieu, sauf pour le guetteur qui, au faîte du donjon, veillera toute la nuit à la sécurité du château.

C'est la fin d'un temps où se mêlaient épreuves et inquiétudes dans la peur de l'imminence du jugement dernier, en faisant courir dans le pays les plus épouvantables légendes sur la fin du monde. C'est, au contraire, le début de nouveaux progrès,

d'une période de création, d'audace, d'élan et d'espoirs. Les campagnes s'organisent peu à peu, et le Cotentin est très fier d'avoir caché un enfant qui, grandissant dans le secret, avait un jour trouvé refuge à Valognes. Rejoint à la nuit par Golet, son bouffon, qui avait eu vent d'une conspiration, il l'avait mis en garde : « Où es-tu, Guillaume ? Pourquoi dors-tu ? Tes ennemis te cherchent, ils ont déjà les armes à la main. S'ils te trouvent ici, tu ne sortiras pas vivant du Cotentin ! ». Il s'était alors enfuit à bride abattue à travers le gué de la baie des Veys, avait fait front à la révolte dans son château de Falaise et plus personne n'osa plus contester sa naissance illégitime.

Il n'avait pas vingt ans. De gibier, il était devenu chasseur.

J'ai aujourd'hui seize ans et je commence à comprendre ce monde curieux, mais fascinant qui m'entoure ; je suis en recherche permanente, et je sais que l'avenir ne pourra m'appartenir qu'à la lumière du passé, et dans l'action concomitante de l'appropriation d'un savoir que ma naissance doit me permettre de satisfaire.

Je suis né le 17 mai 1102, la même année que *l'Emperesse*, et soixante-six ans exactement après l'avènement d'un certain Odon de Conteville...



## 2

La ville de Bayeux, deuxième ville normande après Rouen, dispose d'un évêché d'une importance exceptionnelle, tant sur le plan des richesses que sur le plan politique. Il s'étend de la Dives à la Vire, et compte trois grandes villes, Bayeux, Caen et Vire. A cela viennent s'ajouter, en 1074, les biens immenses d'un certain Grimoult du Plessis, que le duc-roi donne à l'évêché de Bayeux, ainsi que les baronnies d'Isigny, Neuilly-la-Forêt, Airl et Crespion, sur la partie orientale du golfe de la Vire.

Lieutenant de Guillaume le Conquérant dans la conquête de l'Angleterre et sorte de vice-roi quand celui-ci était en Normandie, Odon de Conteville, promu évêque de Bayeux par ses bons soins, en 1050, y déployait une grande activité. Intelligent, éloquent et fort ambitieux, il ne cessait de travailler à rétablir la discipline au sein de l'Eglise et à réformer les mœurs du clergé.

Aimant son Eglise, il l'embellissait, l'enrichissait, et la dota de son plus beau joyau architectural avec la cathédrale Notre-Dame,

consacrée en 1077, âme même de la cité, dénommée Mère-église. Défendant au mieux les intérêts spirituels et les biens matériels dont il avait la charge, il possédait la puissance temporelle d'un évêque, à la tête d'énormes richesses personnelles dont il pouvait jouir à sa guise.

Cette puissance, Odon allait être amené, peu à peu, à la mettre au service de ses ambitions personnelles...

Les difficultés commencèrent entre Guillaume et Odon en 1070, quand le duc-roi éleva Lanfranc, abbé de Saint-Etienne de Caen, au sommet de l'Église d'Angleterre, en le désignant archevêque de Canterbury. Oubliant l'importance considérable de l'évêché de Bayeux, et ignorant ses titres de comte du Kent et de gouverneur de Douvres, Odon, vivant le plus souvent outre-Manche, supporta très mal que le pape Grégoire VII ait confirmé à Lanfranc le titre de primat d'Angleterre. Il enrageait de le voir devenir deuxième personnage du royaume, et pratiquement premier ministre de Guillaume...

Il éprouva alors le besoin de se venger.

Sa stratégie : semer la mésentente dans la famille ducale.

Pour cela il suggéra à Robert Courte Heuze, fils aîné du Conquérant, de réclamer la Normandie et fit entendre au puîné, Guillaume le Roux, que le trône d'Angleterre devait lui revenir. Il usa d'intrigues pour susciter la rébellion de Robert, dont il connaissait les ressorts quelque peu naïfs animant sa sensibilité. Mais il n'eut pas à utiliser de savants

stratagèmes pour lui faire comprendre que son père, lui ayant promis depuis longtemps l'investiture de la Normandie, ne se pressait pas d'exécuter sa promesse car, quoiqu'il eût reçu l'hommage des barons normands, Guillaume retenait toujours le pouvoir sous de différents et fallacieux prétextes.

Robert était un personnage ambigu dont les qualités humaines étaient régulièrement l'otage de ses faiblesses. Costaud, trapu, basset, d'où son surnom de courte-cuisse (ou courte heuze), il défia son père, qui l'avait chassé de Normandie suite à sa tentative de prise d'assaut du château de Rouen. Il connut alors cinq années d'errance avant de s'exiler à Gerberoi pour le compte du roi de France, Philippe 1<sup>er</sup>, qui, s'inquiétant de la puissance du duc de Normandie, utilisait son fils contre lui en lui confiant la défense du château du lieu. Guillaume vint ainsi l'assiéger... Et Robert combattit son père, qu'il blessa sans le reconnaître ! Il s'éloigna alors de la Normandie, heureux d'avoir échappé au parricide involontaire, et déterminé à ne plus s'y exposer.

Après cette affaire navrante, Guillaume, plein de rancœur, se détacha, peu à peu, d'Odon de Conteville, celui dont il avait fait un de ses proches collaborateurs, celui dont la position dans le Cotentin et le Bessin était pourtant stratégique.

Relégué dans une magnifique demeure du Kent, Odon caressa soudain l'espoir de devenir pape ! Il se fit construire un palais à Rome et opprima l'Angleterre dont il dépouilla les églises de leurs terres et de leurs revenus. Il profita de la

situation pour s'enrichir scandaleusement durant les absences du souverain, et commença à travailler pour lui-même plus que pour l'État et le roi. Et c'est quand il s'apprêta à rejoindre Rome pour y passer le reste de ses jours, accompagné de deux vaisseaux chargés du trésor amassé, que Guillaume, instruit de ses projets, débarqua et saisit le butin. Personne n'osant porter la main sur l'évêque de Bayeux, c'est lui-même qui l'arrêta et le fit incarcérer dans la tour de Rouen, où il séjournera de 1082 à 1087. Guillaume, quelques jours avant sa mort, survenant le 9 septembre 1087, se résolut à prononcer sa relaxation sur les instances de son entourage.

A peine libéré, Odon fut dominé par des ambitions politiques et devint le conseiller de Robert Courte Heuze, nouveau duc de Normandie, qu'il parvint à convaincre de débarquer en Angleterre. Odon fit le siège de Rochester et s'en empara, mais son succès fut de courte durée car Guillaume le Roux, deuxième fils du Conquérant, devenu roi d'Angleterre, accourut et le força à capituler.

Chassé d'Angleterre, Odon rentra à Bayeux au milieu de 1088.

Après tout, Bayeux était une agglomération assez dense où, à côté de belles demeures seigneuriales, les rues comptaient de plus humbles logis et des boutiques aux pittoresques enseignes. Piétons et cavaliers se croisaient, et souvent s'invectivaient, dans ces rues étroites et tortueuses, sans trottoir et à l'unique rigole d'écoulement centrale. La ville ne comptait pas moins de seize

paroisses et les églises et chapelles, nombreuses, rythmaient, au son des cloches, la vie de tout un petit peuple laborieux s'agitant dans les échoppes. Chaque nom de rue était là pour nous rappeler le quartier des peaussiers et des toiliers, celui des cordiers et des forgerons, ou bien encore celui des boulangers et des rôtisseurs, dont la rue des Cuisiniers, particulièrement bien située, rejoignait la Grand'Rue au parvis de la Mère Église Notre-Dame. Notre-Dame, ce joyau qu'Odon savait admiré et auquel il avait attaché son nom pour la postérité. Le chœur, habillé de grilles et de stalles sculptées ne comptait-il pas parmi les plus beaux ? A moins que les arcades romanes de la nef, ciselées, supportant les hautes fenêtres ogivales n'éclipsassent le transept aux colonnettes d'une grâce exquise ? Non, non, le prélat savait que l'on s'émerveillait devant «La grande couronne d'Odon », ce lustre immense, rond, de la largeur de la nef et d'une hauteur de cinq mètres, qui était fait de bois lamé d'argent, et dont les différents étages en dégradé vers le haut étaient garnis de cierges. Une pure beauté qui rongait le prélat d'un orgueil outrancier.

Désormais, Odon ne cessait de se considérer comme le protecteur de Robert Courte Heuze, qui menait à Rouen une vie nonchalante et dissolue. Il continuait son travail de sape en prétendant, à juste titre, que l'ordre des successions était inversé. Il avait l'astucieux raisonnement de persuader quelques hauts seigneurs normands qu'ils avaient tout à craindre, étant attaché au service de Robert, de perdre un jour leurs biens en Angleterre. Tout

simplement parce qu'il était difficile de plaire à deux princes divisés d'intérêts, sans courir le risque de perdre la faveur de l'un ou de l'autre...

Débauché et dépensier, le nouveau duc, incapable de gouverner la Normandie, se vit contraint d'emprunter trois mille livres à son cadet, Henri Beauclerc, en échange de quoi il fut amené à le reconnaître comte du Cotentin. Ce qui assurait à Henri pratiquement le tiers du duché !

Henri était le troisième fils du Conquérant. Richard, second de la descendance, ayant trouvé la mort en 1075, à l'âge de vingt-cinq ans, lors d'un accident de chasse. Sur son lit de mort, Guillaume avait fait venir ses enfants, et avait donné le duché de Normandie à Robert - qui était absent-, souhaité vivement que son second fils, Guillaume le Roux, accédât au royaume d'Angleterre et n'avait laissé à son dernier, Henri, que la dot de sa mère ; ce qui était totalement contraire au principe de la coutume de Normandie. « Consolez-vous, lui avait dit alors son père, un jour viendra où vous réunirez les deux portions de vos aînés ».

Allégation ou vaticination ?...

Henri Beauclerc, qui avait toutes les qualités d'un excellent administrateur, gouvernait son comté avec fermeté et intelligence. Il intensifiait ses fortifications, ce qui attisait la méfiance d'Odon, qui le détestait. Celui-ci, prenant conscience de l'importance de la frontière le séparant d'Henri, jugea alors utile de mettre en état de défense le flanc

occidental de son évêché, et, à cet effet, édifia châteaux et forteresses... Ce qui, à son tour, alerta Henri, se sentant visé dans le Cotentin... A la suite de quoi, dans le courant de l'été 1089, le jeune comte se rendit en Angleterre pour réclamer à son frère, Guillaume le Roux, les biens auxquels il avait droit, du chef de sa mère, la reine Mathilde. Fort bien reçu par le roi d'Angleterre, il récupéra ainsi une partie de ce qui lui revenait. Et si Henri avait besoin d'argent... c'est qu'il comptait bien fortifier le Cotentin contre l'évêque Odon !

Celui-ci, qui n'ignorait rien de cette escapade, profita de son absence pour lui tendre un piège : il fit croire à Robert que ce voyage n'avait d'autre but que de déterminer le roi d'Angleterre à venir ravager son duché. Et lorsque Henri, de retour, débarqua à Barfleur à l'automne 1090, il tomba entre les mains des soldats d'Odon, qui l'internèrent dans le donjon de Bayeux. Fort de cette félonie, l'évêque de Bayeux se rendit maître du Cotentin ! Mais, heureusement pour Henri et - qui sait, pour l'histoire du duché ? - l'inconséquence et la frivolité de son frère Robert lui permirent d'être rapidement libéré. Tous les calculs d'Odon étaient déjoués, et, par la suite, Henri Beauclerc renforcera Avranches, Gavray, Coutances, Orglandes, Cherbourg et quelques châteaux sur la rive gauche de la Vire pour contrebalancer la puissance de l'évêque de Bayeux.

Entre 1090 et 1095, Odon fit de sa ville épiscopale un centre d'agitation politique et de manœuvres dirigées contre Henri, qui devait se tenir sans cesse sur ses gardes... Mais les craintes d'Henri

furent vite écartées, car le prélat mourut en février 1097, à Palerme, sur la route de la Terre Sainte qu'il s'apprêtait à rejoindre aux côtés du duc Robert et des Croisés.

Ah, j'allais oublier de vous dire : Odon était le frère utérin de Guillaume le Conquérant !...

Né en 1036, au château de Conteville, il était le fils de Herluin de Conteville, qui avait épousé Arlette de Falaise, veuve de Robert le Magnifique (père de Guillaume le Conquérant). Il fut élevé à la cour du duc de Normandie auprès de son demi-frère, et c'est l'archevêque de Rouen, Mauger, oncle de Guillaume, qui se chargea de leur éducation commune. Ce qui n'empêcha pas Odon, lors des nombreux synodes et conciles provinciaux auxquels il participa, de jouer un rôle déterminant au concile de Lisieux où fut déposé l'archevêque...

Quelles que fussent la piété et la soumission dont Odon fit montre, on peut se demander quels furent ses états d'âme, et l'évolution de sa pensée profonde. L'enfant ainsi projeté dans cette cour ducale, foisonnante d'intrigues et ouverte à toutes les rumeurs du monde, n'a-t-il pas dû songer souvent au destin exceptionnel réservé à ce frère utérin qui n'était, au fond, qu'un bâtard comme lui ? Issu de la même mère et pourvu des mêmes qualités, Odon s'est cru élu par la providence pour régner sur un univers qui lui a échappé. Un devin italien n'avait-il pas prédit qu'après la mort de Grégoire VII un prélat du nom d'Odon monterait sur le trône de Saint-Pierre ?

Ta convoitise, Odon, t'a égaré. C'est de Odon de Lagery dont il s'agissait !....

Prélat guerrier, élégant et courageux, audacieux jusqu'à la témérité, prévoyant et rusé comme son frère, il a mis tous ses dons au service d'une ambition démesurée et insatiable. Mais on ne saurait évoquer sa mémoire sans oublier que, grâce à lui, le patrimoine épiscopal, usurpé lors de la colonisation scandinave, a été récupéré ; ni sans mentionner le legs somptueux dont la postérité lui est redevable : cette fameuse tapisserie de Bayeux, trésor improprement appelé « tapisserie de la reine Mathilde ».

Voilà un prélat, très marqué par son temps, dont les plus grands espoirs ont été déçus. C'était le plus grand seigneur du Bessin qui disparaissait en laissant à l'évêché de Bayeux trois, voire même quatre châteaux susceptibles de jouer un rôle stratégique en Baie d'Isigny et dans le golfe de la Vire...



### 3

La Baie d'Isigny et le golfe de la Vire étaient, en cette fin de XIe siècle, les atouts majeurs du col du Cotentin.

La mer fit irruption dans les vallées des rivières entre – 9 500 et – 7 500. Après une longue régression, le niveau de la mer de la Manche s'éleva de nouveau, à partir du IIIe siècle, et le flux remonta dans les rivières et les vallées de la baie des Veys. Ces vallées sont profondes et les marées peuvent remonter jusqu'à une vingtaine de kilomètres dans les terres.

L'originalité de cette région amphibie, qui sépare le Bessin de la presqu'île du Cotentin, réside dans le fait que dans des lieux où les terres sont protégées par les eaux, les seigneurs font preuve d'un grand esprit d'indépendance. Les voies de pénétration, de part et d'autre de la Vire, sont nombreuses et discrètes et se prêtent à des attaques fluides et inattendues. Par ailleurs, l'aspect de la Vire, ou plus exactement du golfe de la Vire ainsi constitué - où l'étendue de la mer est saisissante et

où la longueur des rivages offre d'infinies possibilités - permet, de surcroît, d'embarquer pour l'Angleterre...

Carentan en est la place forte. Dotée d'un château fort, et ceinte de remparts avec deux portes d'accès - à l'ouest celle de Saint Côme, et à l'est celle de Saint Hilaire - elle est exposée à l'invasion de la mer, qui a un niveau particulièrement élevé, comme tous les bas Pays de sa région. Des moulins à marée fonctionnent même au pont d'Ouve et les salines sont nombreuses dans la vallée de la Vire. Les eaux de pluie et l'insuffisance des fossés d'écoulement aggravent les inondations et les marais restent fréquemment sous l'eau durant huit à neuf mois. Pour protéger Carentan à partir du *Four de Taute*, on établit de grandes levées de terre, appelées *Dicks*, le long des cours de la Taute et de la rivière d'Ouve pour limiter la montée de l'eau de mer.

Le golfe de la Vire est d'une étonnante originalité. Il recèle de nombreux gués, des châteaux et forteresses, des îles, une embarcation - celle de la Nef-du-Pas, qui permet de traverser la Vire entre Neuilly-la-Forêt et Montmartin-en-Graignes - un port, celui d'Isigny, et des voies anciennes, comme cette remarquable et stratégique voie antique qui relie Saint-Côme-du-Mont à Bayeux. Ces longs rivages qui avaient impressionné les Romains, les ducs - à l'image de Odon de Conteville qui y avait repéré des îlots propices à la construction de forteresses - vont tenter d'y établir un relais entre les

forces de l'évêché de Bayeux et celles des seigneurs locaux.

Beaucoup de ces seigneurs qui ont participé à la conquête de l'Angleterre sont issus du Cotentin et ont étendu leurs biens au-delà de la Manche.

C'est avec le régime féodal de Guillaume le Conquérant que nos principales abbayes ont été édifiées, telles celles de Lessay, Saint Sauveur, Montebourg ou Blanchelande, et qu'un réseau de châteaux forts et de manoirs fortifiés a été mis en place dans le Cotentin. Au début ce furent des tours en bois plantées sur des *mottes* qui, par la suite, furent édifiées en dur. On va voir qu'avec les enfants de Guillaume, et l'augmentation de la population et des biens à protéger, on en arrivera à la notion d'enceinte ; les murs vont s'allonger et assurer leur protection par un système de tours de flanquement percées d'archères autorisant des tirs dans le plus de directions possibles. Le donjon, souvenir des tours primitives, restant la pièce maîtresse de la défense.

Le bocage a lentement fait son apparition, depuis l'an mil, par les offensives agricoles qui ont fait naître, dans un environnement très boisé, tout un laci de clôtures et de haies autour d'exploitations seigneuriales ou paysannes. Quelques unes de ces exploitations forment aujourd'hui des villages, dont l'origine de Clos, de Haie ou encore de Plessis, se retrouve dans certains noms comme La Haye-d'Ectot, l'Orbehaye ou le Plessis-Lastelle. Puis s'installa le peuplement intercalaire individuel et individualiste de paysans solitaires n'ayant généralement donné naissance qu'à des fermes

isolées ou à de petits hameaux, lieux-dits nombreux à la limite des terroirs paroissiaux, comme le lieu Jourdan à Sottevast ou és-Bosvy à Urville-Hague.

L'habitation médiévale rurale est construite suivant un plan simple qui se résume à un bâtiment rectangulaire, sans étage, divisé en deux parties : une salle, plus ou moins grande, avec foyer central, où l'on vit (on y travaille, on y reçoit, on y fait la cuisine, on y mange) et une chambre commune où l'on dort. Cette pièce à tout faire, est l'habitation des campagnards aussi bien que des bourgeois, voire même des seigneurs. Elle s'entoure de bâtiments d'exploitation dont le nombre et la taille varient avec l'importance des terres, donc avec la richesse du personnage. Le gîte est primitif, sans mobilier aucun, sinon quelques écuelles, un trépied pour le feu ; les paysans s'habillent de peaux de gibier, des toisons de leurs moutons, et du chanvre qui pousse derrière l'étable. L'alimentation du paysan est à base de céréales, de légumes de saison et de quelques racines alimentaires, mais peu de fruits à l'exception des pommes, des poires et des coings. Œufs, bouillies et lait caillé sont aussi très prisés, mais la viande de boucherie est réservée à la table des seigneurs qui la conservent par salaison, séchage ou fumage, bien que cette habitude soit réprouvée par l'Église qui pense que la viande risque d'échauffer le mangeur et de le mener à la luxure... Par crainte de boire de l'eau polluée, un vin léger, provenant de la culture des vignes du Cotentin, est la boisson la plus courante.

L'habitat urbain, lui, est en pleine mutation avec l'apparition de constructions en dur. Faute d'espace, les maisons poussent en hauteur : au rez-de-chaussée on trouve en général une boutique qui donne directement sur la rue, parfois un atelier et des dépendances, un puits et, sur l'arrière, un jardin où l'on cultive fruits et légumes. Le premier étage sert d'espace commun tandis que des chambres se trouvent aux niveaux supérieurs, et le grenier sous le toit. La plupart des bâtiments sont charpentés, mais on construit aussi de belles bâtisses en pierre de taille, simple question de moyens. L'ardoise et la tuile commencent à remplacer le chaume.

Les petits villages sont l'âme même de la vie médiévale, au rythme de laquelle le cheval est la seule alternative au pas de l'homme en matière de déplacements, et dont l'activité économique se borne essentiellement à l'exploitation du sol. L'église en est l'incontournable pivot. C'est pourquoi le Cotentin se couvre d'un très grand nombre d'églises, même dans des villages de très petite importance. La dispersion de l'habitat rural dans un département agricole en est une des raisons ; le nombre réduit et la faible dimension des villes - incapables d'attirer hors jours de marché la population environnante - en est une autre. Enfin l'importance numérique des clercs et le solide encadrement ecclésiastique des campagnes après la récente restauration de l'évêché de Coutances ont permis de calquer la dispersion des églises sur celle de l'habitat. En revanche, cette insuffisance des villes n'a pas permis le développement de grandes et riches abbayes -

comme en basse-Seine - ou l'édification d'un important réseau de belles églises de campagne - comme dans la plaine de Caen.

Nos petites églises du Cotentin sont faites sur le même modèle. Leur clocher, typique, assis sur la croisée du transept, est percé sur chaque face d'une fenêtre à meneau cruciforme ou de deux baies géminées, et est surmonté d'un toit en bâtière, parfois agrémenté à sa base d'une balustrade ajourée. Construites sur un plan en croix latine, leur intérieur dévoile un chœur simple, sans bas-côtés, et à chevet plat. Leur croisée du transept présente d'épaisses ogives posées sur des culots formés de têtes grotesques. Le mystère et les jeux du soleil dans la couleur des vitraux fixe, au travers de la lumière, le sens divin qui annonce déjà les balbutiements du gothique. Seule, l'église de Tollevast, construite d'un seul jet dans un style homogène, échappe au schéma général de l'époque qui ne fixait pas nos églises rurales dans une période en particulier.

Étirée à la manière d'une proue de navire, la presqu'île affiche une étonnante diversité dans la formation géologique qui constitue son sous-sol et présente un paysage très varié qui en fait une terre de contrastes. Lorsque l'on quitte ses marais – qui, nulle part ne commencent, ni ne finissent - s'exhibe l'attrayant jardin du Val de Saire, dont la douceur de Barfleur et ses superbes rivages vont pourtant contraindre l'histoire du comté lorsque, en 1120, une partie de la descendance du Conquérant périra dans le naufrage de la Blanche-Nef. C'est pourtant sur le

versant de la Manche qui regarde le plus au nord que le *nez de Jobourg* est d'une grandeur tragique ; on y voit la vague se briser contre le roc, ou fuser sur d'innombrables récifs à fleur d'eau. Sauvage et grandiose, la Hague fascine par son unique horizon : la mer.



C'est à Guillaume le Roux, qui administrait le duché en l'absence de son frère parti en croisades, que revint la décision d'attribuer l'évêché de Bayeux.

L'évêque n'était pas seulement le chef spirituel du diocèse, il était aussi un grand seigneur, un baron. Il jouissait de biens considérables attachés à l'évêché et dont les revenus formaient la mense épiscopale : domaines, maisons, églises, forêts, etc... Il possédait les uns directement et en propriétaire, les autres à titre de fiefs. Pour ces fiefs, il devait au duc, son suzerain, la foi, l'hommage, le service de cour, et le service militaire, ainsi qu'un certain nombre de chevaliers. A son tour, il avait des vassaux, qui lui devaient les mêmes services et parmi lesquels il prenait les chevaliers qu'il devait au duc ; il avait cour et droit de justice, maison civile et militaire, organisée à l'image de celle du duc, avec sénéchal, chambellan, maréchal, équipage de guerre, équipage de chasse, et, souvent aussi, des maîtresses. En un mot, il avait les mêmes privilèges

et le même train de maison que les principaux barons. Il était le premier suffragant (1) de Rouen.

Guillaume le Roux confia l'évêché à Turolde d'Envermeu, soucieux de placer sur le siège épiscopal un vassal dévoué au duc Robert, mais aussi un ecclésiastique d'esprit modéré.

Turolde, homme doux et conciliant, de constitution fragile, assista, impuissant, au règne de la violence générée par la division des Normands, froids et distants à l'égard d'un souverain, administrateur du duché, connu pour sa cruauté et le dérèglement de ses mœurs. Certains des vassaux de Turolde respectèrent le duc Robert, qui était à leurs yeux un croisé qui combattait pour la foi, et d'autres, au contraire, qui le considéraient comme un bon à rien, se mirent au service de Henri Beauclerc, comte du Cotentin... Ce qui amena ces derniers à empiéter sans scrupules sur les biens de l'évêché, pour des raisons stratégiques... ou pour arrondir leurs domaines.

Pendant ce temps là, en Angleterre, le roi chassait dans la forêt Neuve, aux environs de Portsmouth... Et soudain, ce fut le drame : Guillaume le Roux reçut en plein cœur une flèche tirée par un certain Tyrrel !

En ce 2 août 1100, l'Angleterre n'avait plus de souverain.

(1) Personne qui exerce un ministère pastoral par délégation.

Un stupide accident de chasse, dit son frère, Henri Beauclerc, présent lors du dépistage du gibier, et dont le visage contrit masquait mal la lueur de satisfaction dans ses yeux luminescents : En effet, Guillaume ne laissait aucune descendance derrière lui et Robert Courte Heuze était en croisades...

Et, trois jours après le drame, Henri était couronné sous le nom d'Henri 1<sup>er</sup> !

Mais il était dit que l'été serait chaud...

Robert rentra en Normandie à la fin du mois de septembre en compagnie de sa fiancée, Sybille de Conversano, qui, en tant que riche héritière, pouvait lui permettre de rembourser son duché, qu'il avait mis en gage à son frère Guillaume lors de son départ en croisades. Mais les évènements furent tels que le duc récupéra la Normandie sans bourse délier. Néanmoins, Robert n'était pas content et ne décoléra pas que l'Angleterre lui échappât une nouvelle fois. Alors, sans perdre de temps, il s'embarqua au Tréport, en octobre 1100, et rallia Portsmouth afin de récupérer le trône qui lui revenait. Mais heureusement, des barons normands s'entremirent et obtinrent la réconciliation des deux frères, et Henri dans cette transaction renonça au Cotentin, à l'exception de Domfront. Robert, échappant encore une fois à son destin, rentra dans ses états pour les couches de sa femme qui lui donna un fils, nommé Guillaume.

Durant quatre ans les deux frères entretenirent des rapports hypocrites ; Robert ne percevait pas la perfidie des affreux projets du roi d'Angleterre,

jusqu'à ce que, en 1104, Henri ne confisquât à son profit les biens anglais des partisans de Robert.

La guerre devint inévitable !

Caen et Bayeux se prononcèrent pour Robert Courte Heuze, duc de Normandie, et Turolde quitta alors volontairement son évêché, pour quelques motifs secrets, et se réfugia pour prier Dieu jusqu'à la fin de ses jours dans l'abbaye du Bec-Hellouin, où il mourut en 1106.

Au printemps 1105, Henri 1<sup>er</sup> débarqua à Barfleur afin de reprendre le château de Bayeux et pour libérer son ami Robert Fitz Hamon, seigneur de Creully et comte de Gloucester, qui avait voulu s'imposer dans le Bessin en soumettant le dit château. Alors qu'il marchait sur Bayeux, il commença à comprendre, en sortant de Carentan, l'importance des lieux en empruntant l'antique route qui réunissait le Cotentin au Bessin, à travers la Vire, tandis que Serlon, l'évêque de Sées qui le conseillait, l'engageait à reconstituer l'héritage paternel contre son frère Robert qui ne commandait pas la Normandie comme doit faire un duc à son peuple.

C'était le temps où l'incurie du duc dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer. Tout le pays était en péril entre les mains de ce prince incapable et vicieux.

Henri assiégea Bayeux le dimanche 30 avril et libéra Robert Fitz Hamon, qu'il fit gouverneur des châteaux de Bayeux et de Caen. Le Bessin fut pillé par les Manceaux et les Anglais appartenant à

l'armée royale, puis Henri traversa le Grand Vey pour gagner Barfleur, le 27 août, d'où il appareilla pour l'Angleterre.

Rentré chez lui, il repensa aux conseils de l'évêque Serlon, qui, peu à peu, faisaient leur chemin dans un esprit acquis depuis longtemps à la mégalomanie, et un an après son incursion en terres normandes, il était bien décidé à s'emparer de la Normandie.

C'est ainsi qu'il débarqua à Bonneville-sur-Touques, en juillet 1106, et livra bataille aux forces de Robert, le 28 septembre, à Tinchebray, accompagné de son fidèle ami Robert Fitz Hamon.

Le duc Robert fut constitué prisonnier et sera emprisonné à Cardiff pendant vingt-huit ans, jusqu'à sa mort, en février 1134 !

Ainsi Robert Courte Heuze, qui, par sa naissance, était appelé à régner sur l'Angleterre et sur la Normandie, se vit enlever successivement ces deux pays par ses frères ! Il s'était apparemment facilement consolé de la perte de l'Angleterre, mais, pour la Normandie, il faut savoir qu'il avait dédaigné la couronne de Jérusalem qui lui fut offerte à la suite de ses exploits en terre sainte...

Son personnage restera dans l'histoire comme celui d'un prince assez méprisable. Héros admirable lors de sa croisade, il laisse malheureusement aux Normands l'image d'un prince sans volonté, pervers et dépensier. Adonné aux pratiques de la superstition, il associa la débauche à la piété, passant des délices aux

austérités, et du confessionnal aux bras d'une maîtresse.

Mais n'a-t-on pas envie de retenir aussi les traits de bonté attendrissants dont il fit preuve, et qui prouvent que si Robert manqua de toutes les qualités d'un roi, il eut plusieurs vertus d'un homme ? Saint-Foix raconte que « Robert ayant été blessé d'une flèche empoisonnée, les médecins déclarèrent qu'il ne pouvait guérir qu'en faisant promptement sucer sa blessure. *Mourons donc*, s'écria le prince, *je ne serais jamais assez cruel pour souffrir que quelqu'un s'exposât à mourir pour moi*. La princesse Sybille, sa femme, prit le temps de son sommeil, suça sa plaie, et perdit la vie en la sauvant à son mari ».

De quelle légende l'Histoire s'inspirera-t-elle pour dépeindre la grandeur des hommes (et des femmes !) qui ont fait le duché ?

Henri, lui, pour s'emparer de la couronne ducale, et ainsi réaliser l'étonnante prédiction de Guillaume, n'a pas hésité à arracher les yeux de son frère qui avait réussi à échapper provisoirement aux vingt-huit années de son horrible détention !...

Henri 1<sup>er</sup> ayant réuni entre ses mains les biens de son père le Conquérant, devait désigner un évêque pour succéder à Turol d'Envernmeu qui venait de mourir au Bec-Hellouin, et dont l'épiscopat était passé inaperçu tant les luttes qui ont opposé Henri et Robert avaient été vives. Les biens temporels de l'évêque n'avaient pas été respectés et Turol avait visiblement manqué d'envergure pour

mettre un terme aux coups d'audace qui avaient frappé son évêché.

Le choix d'Henri se porta sur Richard 1<sup>er</sup> de Douvres, qui appartenait à une famille d'ecclésiastiques de haut rang et sur lequel il savait pouvoir compter. Bon et accommodant, le prélat allait jouir de la bienveillance royale, mais ses sympathies allaient parfois l'emporter sur son devoir, qu'il allait négliger dans l'euphorie de sa position sociale en accordant des concessions aux partisans du roi, au détriment de son épiscopat.

Nous étions dans ces années de luttes avec le roi de France, Louis VI le Gros, et avec les ligueurs qui tentaient de rétablir le jeune Guillaume, fils de l'infortuné Robert Courte Heuze, dans les états de son père.



Depuis un peu plus d'un an, maintenant, je suis au service des Bohon, prestigieuse famille du Cotentin et, surtout, cousins de mon père.

N'ayant pas le statut de mes frères et sœurs, je n'ai pas eu à insister beaucoup pour suivre la voie habituellement réservée à tout adolescent de quatorze ou quinze ans, pour qui il est d'usage de quitter sa famille afin d'aller servir comme page ou écuyer chez un seigneur allié, et parfaire son éducation militaire.

N'ayant ni le génie d'un Guillaume le Conquérant ni la mégalomanie d'un Odon de Conteville, j'ai décidé d'appartenir à cette classe fermée, nouvellement sortie du groupe des cavaliers, identifiée par son mode de vie et appuyée sur ses rites et son idéologie : la chevalerie.

Le castel de Bohon, lieu de ma nouvelle résidence en tant que bachelier (1), se situe dans la

(1) Jeune gentilhomme aspirant à devenir chevalier en servant sous la bannière d'un seigneur pour y apprendre le métier des armes.

vallée de la Taute, qui s'écoule au milieu d'un vaste marais atteint par le flux aux grandes marées. Il est juché sur un tertre artificiel, entouré de douves, et contrôle un gué emprunté par les usagers de la route qui va de Portbail à Bayeux.

En ce mois de mai 1119, où la température invite plus à la poésie qu'à l'accomplissement des tâches préfigurant ma future charge, je mesure à quel point la guerre, ce fléau dévastateur si redoutable à tous les peuples de l'univers, fait partie intégrante de notre vie. Et je me demande comment qualifier cette période d'accalmie qui semble stabiliser le duché et qui, en même temps, semble frustrer le combattant, privé des couleurs d'un jeu sans lequel sa destinée ne peut s'accomplir ! Étrange vision des choses et d'une époque pour laquelle le doute n'a généralement pas le temps de s'immiscer.

Mais en 1123, la guerre se rallume de nouveau en Normandie entre les rois de France et d'Angleterre...

Guillaume Cliton, fils de l'infortuné duc Robert, en est la cause et le prétexte. Manipulé par le roi de France, Louis le Gros, qui le protège ouvertement, il soutient ses prétentions sur les états de son père. Une telle ligue, dont les motifs sont remplis de justice, doit faire craindre à Henri, non seulement la perte de son duché de Normandie, mais aussi celle du royaume d'Angleterre, sur lequel Guillaume a infailliblement des prétentions légitimes. Les soulèvements qui commencent à éclater sur les frontières du duché se propagent bientôt dans l'intérieur, où Guillaume a un nombre

considérable de partisans. Ce qui force Henri à quitter l'Angleterre pour venir faire tête à l'orage qui menace son duché.

Les guerriers, couverts de fer des pieds à la tête, ayant bien du mal à se reconnaître dans la mêlée (rappelez-vous Robert Courte Heuze blessant malencontreusement son père, Guillaume le Conquérant, ne l'ayant pas reconnu), le besoin d'un code visuel s'était fait cruellement ressentir, d'où la naissance de l'héraldique, ou science des armoiries. Les écus primitifs, très simples, font alterner des bandes et des carrés de couleur ; on y ajoute des figures, animales ou végétales, et, très vite, une foule d'armes et d'objets qui permettent de varier les combinaisons à l'infini. Porter des armoiries n'est pas un privilège nobiliaire et n'importe qui peut en adopter, y compris les paysans.

C'est à cette époque qu'Henri 1er donne à l'ordre des Templiers le fief de Valcanville, dans le Val de Saire, à la condition d'y édifier une commanderie. Elle sera établie dans la cour d'un manoir entouré de douves avec un bâtiment à usage d'hôpital pour soigner les malades.

La situation de guerre perdure jusqu'en 1125 et je suis fier d'étrenner le somptueux équipement qu'arbore le néo-chevalier que je suis depuis peu. Je n'en reviens toujours pas de chevaucher ce superbe destrier, qui est mon cheval de combat, et avec lequel je fais corps dans une parfaite unité, mon épée au plus près pour le combat rapproché, ma lance et mon bouclier oblong, de bois et de cuir, composant mes indispensables accessoires guerriers. Je suis

coiffé d'un casque métallique à nasal et habillé d'une cote de maille, nommée haubert, constituée d'un vêtement en cuir recouvert de plaques de métal rectangulaires ou en forme d'écailles. Des jambières et des chaussures à éperon complètent la liste onéreuse qui équipe tout cavalier appartenant au fief de haubert, cette unité de base du système féodal normand. Le duc s'efforçant de conserver sous son autorité ces spécialistes de la guerre que sont les chevaliers, il dispose ainsi d'une armée nombreuse et efficace au travers de ces fiefs, dits de haubert, qui sont regroupés en baronnies et dont le tenant en chef relève directement de son autorité en lui prêtant personnellement hommage.

Appelé à remplir le service d'host, qui est le service à l'armée régi par périodes de quarante jours, je suis, le reste du temps, affecté à la garde du château seigneurial du castel de Bohon.

En 1127, Guillaume Cliton réitère son intention de revendiquer ses droits sur la Normandie et c'est, toujours soutenu et aidé par le monarque français, qu'il engage un nouveau bras de fer. Au cours d'un combat il reçoit une blessure qui paraît tellement légère qu'on néglige de la soigner : elle devient incurable et le jeune prince normand en meurt !

Ainsi finit l'infortuné fils d'un père plus infortuné encore, tous deux sans doute dignes d'un meilleur sort.

Henri 1<sup>er</sup> n'a plus de rival pour son duché ni pour sa couronne...

## 6

Il est une figure de mon époque qui a grandi beaucoup plus vite et plus harmonieusement que moi.

D'abord parce qu'il est né douze années plus tôt, et ensuite parce que sa naissance et surtout ses exceptionnelles qualités l'ont rapidement projeté sur le devant de la scène politique. Il s'agit de Robert de Caen.

Ce bâtard, comme moi, qui ne peut m'empêcher d'évoquer la destinée du Conquérant et d'Odon de Conteville, est le fils du roi Henri 1<sup>er</sup> (Beauclerc) et de la fille d'un bourgeois de Caen, Sybille Cornet. Parmi les treize bâtards (!) qu'il compte au hasard de ses multiples rencontres, Henri affectionne particulièrement ce fils aimable et loyal qui a reçu tous les dons. Il bénéficie d'une instruction de prince et se révèle rapidement comme un authentique lettré. De toute évidence, il est promis à un bel avenir. Le jeune homme se découvre alors une maîtresse en la personne d'Isabelle de

Douvres, sœur de Richard 1<sup>er</sup>, évêque de Bayeux, qui lui donne un fils Richard.

Les années passant, le roi Henri, conscient que l'opinion de son temps n'acceptera jamais ce fils prodigue sur le trône, désire néanmoins que Robert puisse jouer à la cour d'Angleterre le rôle d'un grand seigneur du royaume. Une seule issue lui paraît répondre à ses contraintes, l'alliance avec une riche héritière. Et la partenaire idéale n'est pas loin : Il s'agit de la fille de son fidèle et défunt ami, Robert Fitz Hamon. Mais l'intéressée se montre très réticente quand il s'agit pour elle d'épouser un bâtard car elle est très soucieuse de ses titres, alors, pour dissiper ses scrupules, le souverain donne à son fils naturel le nom de Robert Fitz le Roi. Mais, décidément, la demoiselle est gourmande... Aussi le roi découvre une solution astucieuse et confère à Robert Fitz le Roi le titre de comte de Gloucester, en dissociant le titre des biens qui avaient été donnés à Robert Fitz Hamon par Guillaume le Roux !

Robert et Mathilde se marient en 1121, et la jeune héritière apporte à son époux les seigneuries de Creully, Evrecy, Torigny et Thaon, ainsi que les titres de son père, qui était gouverneur des châteaux de Bayeux et de Caen. C'est l'année où je suis amoureux d'une jeune et jolie paysanne, alors que mon père a des vues pour moi sur une laide descendante de la lignée des Bohon... Je réalise alors qu'en claquant des doigts, Robert est devenu un seigneur normand avec lequel il faudra compter et qu'il est désormais le maître d'un état féodal puissant s'étendant le long de la frontière galloise !

Sa vie devient celle d'un haut dignitaire qui tient une cour brillante à Bristol, où il s'entoure d'hommes de lettres ; mais il ne perd pas de vue sa Normandie natale où son fils, Richard, réclame une éducation et une instruction qu'il ne veut négliger à aucun prix.

D'autant plus que l'évêque de Bayeux, Richard 1<sup>er</sup> de Douvres, avec qui il entretient d'excellentes relations et dont son fils naturel est le neveu, vient de s'éteindre en cette semaine de Pâques 1133... Robert de Gloucester pense aussitôt que son jeune bâtard serait tout indiqué pour succéder à son oncle. Mais après la mort du prélat, l'évêché de Bayeux va rester vacant pendant deux ans, de 1133 à 1135. Cette vacance est le reflet de transactions secrètes qui ne pourront être perçues qu'ultérieurement, lorsque le nouvel évêque sera désigné.

Henri 1<sup>er</sup> qui approuve totalement le projet de son fils s'en fait l'écho auprès de Hugues, l'archevêque de Rouen. Mais ce dernier fait la sourde oreille parce que Richard est un bâtard, et que depuis le XIe siècle les conceptions ont évolué en Normandie dans la mesure où le clergé est parvenu à faire prévaloir la morale chrétienne et où la bâtardise est désormais considérée comme un défaut de naissance.

Mais Henri conserve le secret espoir de parvenir à ses fins, et l'évêché demeure vacant.

Pendant ce temps, le roi mûrit son projet et s'aperçoit que la mense épiscopale de Bayeux n'est plus aussi riche qu'elle l'était auparavant. Elle a, en

effet, subi de graves pertes au temps des évêques Turolde et Richard 1<sup>er</sup> de Douvres, qui ont perdu, aliéné ou échangé des terres ou des coutumes. C'est donc peut être le moment, puisque le siège épiscopal est vacant, de le reconstituer... surtout s'il devait un jour revenir à son petit- fils !

Le roi ordonne donc la réintégration des biens soustraits au dit évêché, décision qui se justifie officiellement dans un but fiscal. Pour ce faire, le processus consiste à déterminer les tenures (1) de l'Église à la mort d'Odon de Conteville, en 1097. C'est là l'origine de la précieuse enquête de 1133, qui a lieu dans la cathédrale de Bayeux, en présence de Robert de Gloucester, et qui consiste à établir la vérité par le témoignage de prudhommes.

Durant les deux ans de vacance de l'évêché, le roi Henri perçoit les revenus du diocèse de Bayeux, « restauré en 1133 par les prudhommes et les plus loyaux du lieu ». Mais courroucé par l'obstination de l'archevêque de Rouen, Henri envoie des émissaires auprès du pape Innocent II et, par la crainte qu'il inspire, obtient du souverain pontife le décret qu'il attendait avec impatience.

Le XII<sup>e</sup> siècle connaît de grandes querelles entre la papauté et les souverains temporels. Ceux-ci sont portés à secouer le joug d'une autorité morale qui se permet de juger leur comportement, souvent

(1) La tenure est le mode de concession d'une terre, en vertu duquel une personne n'en possède que la jouissance à titre précaire.

répréhensible. D'un autre côté, l'Église a de la primauté du spirituel une vue idéaliste assez autoritaire. Il est toujours délicat et dangereux de vouloir arbitrer des conflits nationaux et, par ailleurs, il s'avère impossible de gouverner longtemps contre l'Église, celle-ci ayant des moyens de pression puissants comme l'interdit et l'excommunication. La tentation est donc grande pour les souverains d'installer à Rome un pape acquis à leurs idées ou, pour les grands seigneurs, de placer sur les sièges épiscopaux des évêques à leur dévotion. « La lutte du Sacerdoce et de l'Empire » avait été terrible en Allemagne. Elle avait également mis aux prises, en Angleterre, d'une façon virulente Guillaume le Roux et Saint Anselme, l'archevêque de Cantorbéry. La sagesse et l'habileté diplomatique d'Henri Beauclerc ont ensuite bien arrangé les choses, non sans de longues discussions. Les ambitions du futur roi, Henri II, réveilleront la question, et un homme incarnera avec cran et intransigeance la résistance au roi : Thomas Becket, qui deviendra même son chancelier, en 1155.

Richard accède donc enfin au siège épiscopal de Bayeux, sous le nom de Richard II de Kent. Désormais les liens de vassalité qui lient Robert de Gloucester à l'évêché de Bayeux n'ont plus de poids et Henri 1<sup>er</sup>, lui même, veut assurer la puissance et l'indépendance de son petit-fils !

Henri sait l'importance d'un secteur particulier qui l'avait impressionné lors de sa campagne de 1105 où, en quittant Carentan, il avait

emprunté cette remarquable voie antique qui relie Saint-Côme-du-Mont à Bayeux, remarqué l'aspect du golfe de la Vire qui permet des voies de pénétration dans le Bessin ou dans le Cotentin, et où il est possible d'embarquer pour l'Angleterre et l'île de Wight sans passer par Barfleur. Il n'a pas oublié que son ennemi Odon de Conteville, saisi par l'importance de cette frontière extraordinaire entre son évêché et le Cotentin, avait fait construire des forteresses échelonnées sur des îlots cernés par les bras de la Vire ou de l'Elle. Il avait compris l'importance du fief Suhart, clé du Bessin, tant sur la mer que sur les voies intérieures dont la responsabilité est très engagée sur des points stratégiques majeurs, même au Petit Vey, un gué dangereux entre Isigny et le Cotentin.

Ce fief Suhart qui, tenu par Hugues Suhart et ses héritiers (gouverneurs du château d'Isigny, résidant au château de l'If, à Monfréville, dont ils sont seigneurs du lieu) ont toutes sortes d'obligations envers l'évêché, dont le prélat est baron d'Isigny. Leur château domine les plages et les îles de la Baie de l'Aure. Ils possèdent La Cambe, Saint-Marcouf et de nombreux biens dispersés dans le Cinglais, dans le Cotentin et le pays de Caux...

Henri juge donc prudent que ce secteur exceptionnel soit entre les mains d'un stratège de toute confiance, et ce stratège est sous sa main...

C'est pourquoi l'évêque Richard II accorde la mouvance du fief Suhart à...

Robert de Gloucester !

L'administration locale est confiée par le duc aux comtes dans les trois comtés d'Eu, d'Évreux et de Mortain, ainsi qu'aux vicomtes dans le reste du territoire.

Le comte est un très grand personnage, parfois l'égal du duc. Il possède de très importants fiefs disséminés en Normandie, et souvent aussi en Angleterre. Il a son armée et rend la justice. Pourtant la force et la justice du duc protègent les gens du peuple en certaines circonstances déterminées par la coutume, et limitent l'arbitraire du comte, comme, par exemple, la circulation sur les routes et les rivières, la protection des pèlerins, ou du laboureur à la charrue.

Le vicomte est le représentant, le lieutenant du roi ou du duc. Il peut se trouver qu'il ait, en certains domaines administratifs, autorité sur des comtes, mais c'est une autorité strictement limitée. Il ne possède pas les territoires sur lesquels son suzerain l'a délégué, sauf les fiefs qui pourraient appartenir en propre à sa famille ou qui sont attachés

à sa charge, à titre de rémunération. Les souverains ont soin de nommer les vicomtes dans les régions où ils ont peu de biens personnels, de façon à ce qu'ils ne soient pas tentés d'extrapoler leur fonction ; ils sont révocables à tous moments. En général, on trouve des vicomtes dans les lieux de résidence des évêques, dont ils sont aussi en quelque sorte l'avoué, le défenseur, ou dans les territoires où l'héritage était contesté ou confisqué par le roi ou le duc. Leurs pouvoirs s'étendent principalement à la justice, aux finances, et à l'aide militaire.

Au bas de l'échelle se trouve le chevalier. Il tient souvent un *fief de haubert*, c'est à dire comportant le droit, en cas de guerre, de servir revêtu du haubert. Il n'est pas assez puissant pour se défendre lui-même et doit, en cas de danger, faire appel à son suzerain direct, qui lui doit protection. Mais il a des privilèges de tenue, de dignité, et d'exception de droits de péages.

Le duc, qui est entouré d'une cour composée de membres de sa famille, d'évêques et de quelques barons, est assisté de grands officiers comme le sénéchal, chargé de la Table, le chambrier, qui a la responsabilité du trésor et le connétable, qui veille sur l'organisation militaire. Je dépends directement de ce connétable, qui est le chef des chevaliers normands. Il se nomme Richard du Hommet et doit son titre au roi Henri 1<sup>er</sup> auquel il est fidèlement attaché. Maître de toute la région de Saint-Jean-de-Daye, ses domaines s'étendent du Lozon aux gués de la Vire, et concernent vingt-huit paroisses.

Lorsque je ne chevauche pas mon destrier à ses côtés pour la défense des intérêts du duché, et que je ne garde pas le castel de Bohon, ce qui est rarissime, je parviens parfois à rejoindre le doux bocage de mes parents auprès desquels je goûte les plaisirs de la ferme, après pourtant les avoir bien méprisés durant mes jeunes années. Je retrouve avec un plaisir non feint tous ces braves paysans au service de mon père, avec lesquels je partage un labeur qui n'a plus rien de contraint.

Nous semons nos propres chardons à foulon pour préparer la laine, et cultivons également le lin dans les terres nouvellement déboisées. Il faut dire que nous vivons une période où l'on voit se multiplier brusquement les signes d'une vitalité nouvellement stimulée, et que, grâce à l'amélioration de l'équipement paysan et des techniques agraires, dont j'essaierai plus tard d'expliquer l'énorme impact sur la vie rurale, l'extension de la surface cultivée a fait un bond sans précédent. Je veille à la récolte des fruits car prunelles, ronces, groseilles à maquereaux, fraises, framboises, sureau et argousiers se conservent dans notre miel délicieux grâce aux fleurs d'ajoncs que nos abeilles butinent. Sans oublier ces délicieux instants de pause qui rythment nos journées, et au cours desquels nous partageons cette savoureuse boisson, quelque peu enivrante, qui provient des pommiers dont nous sommes maintenant entourés. Elle commence à supplanter la cervoise, longtemps faite d'orge et de blé, à laquelle l'on adjoint désormais du houblon, cette plante grimpante qui

produit quantité de petits cônes verts poussant en grappes.

Mes courts séjours ne s'achèvent jamais sans la visite d'une des foires locales qui, avec la renaissance du commerce en occident, fleurissent dans plusieurs de nos villes bas-normandes. Dans notre bien aimé Cotentin, si je suis là pour la Saint André, je vais à Saint-Pierre-Église, et si je suis présent à la Sainte Catherine, alors c'est à Bricquebec que je retrouve ce point de ralliement des paysans, siège d'une activité intense.

Il est un sujet que je ne puis parvenir à éluder avant de regagner le castel de Bohon : c'est celui de mon mariage ! J'ai réussi la gageure de ne pas m'engager jusqu'à présent, alors que j'ai largement dépassé l'âge des épousailles, grâce à mon entêtement, bien épaulé par la caractéristique de mon métier qui m'autorise un absentéisme conséquent et, sans doute aussi, suggère une dangerosité propice à mon renoncement. Mon père commence à s'impatienter et s'entête dans son projet d'alliance avec la famille de Bohon qui semble, elle, attacher plus d'importance à mes qualités professionnelles qu'à mon charme de mâle reproducteur et au fait de caser une fille qui, de toute évidence, n'entre pas dans le cadre défini de leurs priorités.

Après une expérience malheureuse avec une jeune et jolie paysanne du fief de mon protecteur, j'ai failli accepter la proposition de mon père avant de tomber follement amoureux d'une inaccessible beauté qui ne laisse plus mon cœur en paix. Point de

chevalier qui n'ait une dame de ses pensées dont il est passionnément épris. Il lui rend un culte éthéré, idéal, qui n'a de commun que le nom avec l'amour sensuel et grossier. Cette adoration est pour le chevalier le principe et la source de toute vertu, de tout sacrifice, de toute satisfaction morale. Et si l'objet de sa flamme a contracté d'autres liens : peu importe... L'union vulgaire du mariage n'a rien à voir dans ces sublimes conceptions ! La femme apportera à son mari le fief dont elle a hérité ou la somme d'argent qui lui aura été constituée en dot, mais elle gardera pour lui son âme et son cœur !

Durant trois années, j'ai bravé l'autorité paternelle en nourrissant l'espoir que mes origines, pourtant imparfaites, m'accordassent l'indulgence d'une union sincère. C'était bien mal connaître les mœurs et l'esprit du siècle qui, pourtant en pleine mutation, n'avait pas encore prodigué ses largesses au cadre très restreint des castes sclérosées qui régissent sa structure sociale. Il faut dire qu'à cette époque où je vivais le début de mon émancipation, je ne manquais pas d'arguments pour hérissier le bon conformisme de mon père, dont le moindre manquement à son code de bonne conduite prenait aussitôt des proportions susceptibles de faire ombrage, au moins pour un temps, à nos relations exacerbées.

Mes rapports amoureux hors du carcan où sont figées les règles sociétales, bien sûr, mais aussi la longueur soudaine de mes cheveux avaient sonné, je me rappelle, l'hallali des liens délicats que j'allais entretenir ultérieurement. L'avènement du siècle

nouveau avait eu beau introduire la mode du cheveu long, rien n'y fit. Mon père, très respectueux de la morale chrétienne, suivait en cela une Église très puissante venant justement de condamner clairement une mode échappant totalement à l'ouverture d'esprit que son organisation pouvait laisser supposer, et relevant en fait d'une hypocrisie qu'elle s'autorisait au sein de sa communauté. En 1105, l'évêque de Sées, officiant à Carentan en présence du roi Henri 1<sup>er</sup> et de sa cour, l'avait exprimé en termes véhéments : « Vous êtes tous chevelus comme des femmes ; cela n'est pas décent chez vous qui avez été créés à la ressemblance de Dieu et devez garder une vigueur virile. Combien il est inconvenant et détestable que des hommes portent les cheveux longs, l'apôtre Paul le dit en ces termes aux Corinthiens : L'homme ne doit pas voiler sa tête parce qu'il est l'image et la fierté de Dieu ; la femme, elle, est la fierté de l'homme... Si l'homme soigne sa chevelure, c'est pour sa honte, mais si la femme le fait, c'est pour sa fierté, car les cheveux lui ont été donnés comme voile ».

Aujourd'hui rien ne me fera plier. J'assume parfaitement mon autonomie et, tout en sachant pertinemment que j'entretiens une chimère, il est hors de question de graver mon nom au bas d'un parchemin !...

## 8

Depuis la perte de son fils unique, Guillaume Adelin, lors du naufrage de la Blanche-Nef, en 1120 sur les rochers de Gatteville, Henri 1<sup>er</sup> a bien des sujets d'inquiétude pour l'avenir de son royaume.

Le roi sait qu'il a un fils doté de toutes les qualités pour lui succéder, c'est Robert de Gloucester. Malheureusement, il sait aussi que celui-ci n'a aucune chance de monter sur le trône d'Angleterre, car c'est un bâtard. Néanmoins, depuis la perte de son fils légitime, le souverain a tout fait pour renforcer les possibilités d'action de ce fils naturel, que ce soit par son mariage avec l'héritière de Fitz Hamon ou par la mise en place sous son contrôle de l'évêché de Bayeux et de cette fameuse baie d'Isigny, si stratégique à ses yeux.

Henri ne néglige pas la Normandie, qu'il considère comme une carte majeure en cas de difficultés...

En ligne directe, Henri n'a plus qu'une fille légitime, Mathilde, pour assurer sa succession. Il ne met nullement en doute son intelligence ou son

énergie, qu'il sait grandes, et considère même qu'elle possède un atout supplémentaire grâce à son expérience de la gestion des affaires publiques ; mais il se demande si la difficulté à laquelle il est confronté n'est pas tout aussi insurmontable que celle rencontrée avec son fils bâtard, celle de persuader l'opinion de son temps qu'une femme peut et doit régner sur l'Angleterre !

Née en 1102, Mathilde a cinq ans lorsqu'elle est demandée en mariage par l'empereur d'Allemagne, Henri V. Son mariage et son couronnement ont lieu en 1114. Bien intégrée dans son environnement, elle est appréciée et considérée avec affection, mais son époux meurt en 1125. Jeune veuve, à vingt-trois ans, Mathilde quitte l'Allemagne à regret pour rejoindre son père en Angleterre, en septembre de la même année.

Marquée par ces années qui l'ont élevée à un rang exceptionnel, elle garde de cette période une forte nostalgie qui l'accroche artificiellement à son titre d'impératrice. Henri va alors œuvrer pour lui transmettre son héritage, ce qui est une innovation sans précédent. Elle est sa seule solution pour que sa lignée subsiste sur le trône. D'une personnalité exceptionnelle, Mathilde génère des sentiments ambigus. Sa beauté fascine mais son caractère acéré et intransigeant font d'elle un être distant, dur et blessant, auquel le qualificatif d'*Emperesse* marquera toute sa vie de la nuance acerbe qui la différencie de ses premières années passées outre-Rhin.

Dès son retour au pays, le roi convoque une assemblée plénière à Windsor afin de la faire

reconnaître, par le clergé et la noblesse, comme héritière, tant dans le royaume d'Angleterre que dans le duché de Normandie. Tous les grands du royaume, comblés de grâces et de richesses, lui prêtent serment d'allégeance, le 1<sup>er</sup> janvier 1127, mais conditionnent cette reconnaissance au choix du futur époux de l'héritière pour lequel ils exigent leur consentement.

Après ce serment, qui ne dissipe pourtant pas totalement les craintes du souverain, Henri envisage le remariage de sa fille...

Sur les conseils de l'évêque de Lisieux et de Robert de Gloucester, Henri 1<sup>er</sup> songe, pour sa fille Mathilde, à une union avec le fils du comte d'Anjou, Geoffroy le Bel, plus connu sous le nom de Geoffroy Plantagenêt. Curieux choix à vrai dire, car l'année précédente Foulques V, comte d'Anjou et père de Geoffroy, avait rattaché à ses biens le comté du Maine, qui est depuis longtemps un sujet d'inimitié entre les familles de Normandie et d'Anjou.

En fait, Henri Beauclerc est décidé à faire rentrer le Maine et l'Anjou dans sa sphère d'influence, mais, au-delà de ce choix éminemment stratégique, ce mariage n'entre-t-il pas aussi dans le cadre d'une revanche contre le roi de France, Louis VI le Gros, qui, quelques années plus tôt, avait offert la sœur de la reine de France au jeune Guillaume Cliton afin d'offrir au prince normand la possibilité de dépouiller Henri, ravisseur des états de son père ?

Le 11 juin 1128, est célébré au Mans le mariage de Mathilde et Geoffroy, sans avoir

consulté au préalable les prélats et barons du royaume d'Angleterre... Ce mariage n'est pas fait pour apaiser l'arrogance contenue de *l'Emperesse*, car l'époux qui lui est imposé est âgé seulement de quinze ans et possède déjà un caractère tout aussi autoritaire. Il n'accepte pas cet orgueil teinté de mépris et, malgré son très jeune âge, répudie sa femme un an après leur union.

Mathilde rejoint Rouen, en juillet 1129, et va séjourner pendant dix mois en Normandie.

A cette époque, fleurit dans notre région une technique architecturale nouvelle dont n'avaient pu bénéficier les églises abbatiales ou les cathédrales de Caen, Bayeux, Jumièges et Bernay, édifiées entre 1060 et 1100. Celles-ci, dont les hautes façades nues prolongées vers le ciel par des tours et dont l'élévation intérieure s'organisait en étages superposés, ne présentaient pas de voûtes. Or, au début de ce siècle, un procédé de couverture déjà employé çà et là dans la France romane dans un dessein essentiellement décoratif va donner sa pleine mesure : la croisée d'ogives. Géniale armature d'arcs reportant les poussées de la voûte de pierre sur les piliers d'angle, permettant de la lancer sur des murs plus élevés et surtout de les évider. C'est de notre pays normand, où les recherches artistiques menées avec fougue sont accélérées par un essor économique plus rapide et par la rénovation plus précoce des cadres ecclésiastiques, que l'usage de l'ogive, encore grossière, se répand dans toute la moitié nord de la France, faisant de cette recette

architecturale l'articulation maîtresse d'une esthétique nouvelle.

L'art roman des édifices du duché possède, à cette époque, plusieurs traits originaux dont la qualité de la pierre taillée en forme de parallélépipèdes réguliers, à l'intérieur comme à l'extérieur, n'est sans doute pas la moindre. La façade harmonique est constituée de deux tours symétriques encadrant le pignon central, et les clochers qui s'élèvent très haut sont disposés soit à la croisée du transept, soit à la première travée de la nef, soit encore au flanc de cette même nef. L'élévation intérieure varie en fonction de l'importance des édifices (les plus modestes et les églises de campagne sont à deux niveaux alors que les grands monuments en comprennent trois). Enfin, on note la présence de chevets de plan échelonné, dit bénédictin ou à déambulatoire.

L'été 1129 fut chaud ; et excitante cette période qui m'amena, aux côtés du seigneur de Bourond – bras droit du connétable du Hommet -, à sillonner une grande partie du duché, dans d'interminables chevauchées poussiéreuses.

Septembre atteignait sa marée d'équinoxe quand la raison me fut ôtée : la silhouette longiligne d'une beauté sans pareille vint frôler l'univers que mes sens ignoraient. Je la voyais pour la première fois et je savais déjà qu'un piège se refermait sur mon cœur, désormais prisonnier d'une idylle insidieuse.

Mais qui donc est cette princesse venue d'ailleurs que le ciel met sur ma route ?

« C'est Mathilde, la fille du roi-duc, me répondit-on !... il paraît qu'elle fut princesse et que son cœur est à prendre car son mari, comte d'Anjou, vient de la répudier ! »

Stupeur et saisissement.

Comment faire la part des choses dans cette déroutante annonce me ravissant par l'espoir quelque peu naïf que suscitait la disponibilité relative de cet être délaissé, tout autant qu'elle m'affligeait par le caractère inaccessible de la position sociale imposée par ce rang hors du commun ?

Mais le mal était fait : je n'en dormirai plus jusqu'à ce que je parvinsse de nouveau à croiser son chemin.

Pût-il être de Damas !

Début 1131, Henri, qui n'est pas rassuré par la tournure des événements, vient quérir sa fille à Rouen et juge opportun de faire renouveler à ses barons le serment qui les lie à la comtesse d'Anjou. La cérémonie se déroule le 8 septembre de la même année.

Pendant ce temps là, Geoffroy le Bel devient un jeune homme ambitieux qui assimile rapidement les enjeux du pouvoir et discerne la portée politique de son union avec Mathilde, tout en réalisant qu'il a commis une erreur de jeunesse. Son père devenu roi de Jérusalem, il fait l'expérience du pouvoir et, confronté seul à bien des difficultés, se dit que les

conseils de Mathilde lui seraient précieux ; il songe alors à la faire revenir auprès de lui...

A sa grande satisfaction elle regagne Angers ; et le 5 mars 1133, la naissance d'un fils cimente ces retrouvailles et comble de joie Henri qui, pour la troisième fois, convoque à nouveau ses vassaux pour prêter serment, non seulement à Mathilde, cette fois, mais également à ses enfants !

Je ne dirai pas que ma flamme a brûlé moins vivement à ce revirement inattendu, mais, bien sûr, il m'a blessé. D'un autre côté, je me dis que cette fière altesse a sans doute répondu plus à un devoir qu'à une passion n'ayant sans doute jamais existé. D'aucuns ne disent-ils pas que Mathilde et Geoffroy vivent désormais dans une relative amitié ?...

Il faut dire qu'entre temps j'avais eu l'occasion de la revoir à l'automne 1131 et, au comble du bonheur, j'avais eu le privilège de lui être présenté. Elle m'avait alors regardé comme seule une femme peut apercevoir un homme autrement qu'en subordonné dévoué...

Entre 1133 et 1135, la Normandie connaît les turpitudes que lui imposent les Angevins, ne cessant d'être considérés comme des ennemis héréditaires. Geoffroy Plantagenêt devient fort impopulaire et ses exigences mécontentent fort le roi Henri 1<sup>er</sup> qui, par dot, lui avait pourtant promis plusieurs châteaux dans le sud de la Normandie. N'ayant pas obtenu satisfaction, il en vient à tenter de les prendre par la force, au cours de l'été 1135.

Dans la même période Robert de Gloucester voit sa puissance s'accroître en Basse-Normandie. La baie d'Isigny se confirme être l'emplacement stratégique qui lui offre une position centrale entre l'Angleterre et les domaines de Geoffroy Plantagenêt. Par Saint-Lô, Torigny, Vire, Mayenne, Laval et Angers, la baie des Veys est reliée aux pays de Loire par une ancienne voie romaine.

Tout à coup, cette voie empruntée jadis par les pèlerins vers Compostelle, retrouve tout son intérêt...

A la fin de l'année 1135, le roi Henri tombe malade après avoir chassé dans la forêt de Lyons. Son agonie, à laquelle assiste Robert de Gloucester, débute le 26 novembre pour s'achever avec sa mort, le dimanche 1<sup>er</sup> décembre.

On attribue sa mort à une indigestion de lamproie. Cependant ce prince, depuis plus d'un an, était miné par une fièvre lente, occasionnée par le chagrin qu'il avait des intrigues de son gendre et de Mathilde. Il avait fini par se brouiller avec eux car son caractère défiant et son ambition dévorante l'avaient amené à se méfier de leur convoitise supposée. Aussi avait-il éludé l'exécution de la promesse qu'il leur avait faite de l'investiture de la Normandie, craignant que la possession de ce duché ne leur fit aspirer à la royauté d'Angleterre. En fait, il jugeait le comte d'Anjou à l'aune de ses propres forfaits... Le sachant hardi et entreprenant, il s'était persuadé que l'exemple de sa conduite personnelle autoriserait son gendre à le considérer comme lui-même avait traité son propre frère ! Il s'abandonna

alors plus que jamais à ses pressentiments et à sa mélancolie, qui minèrent sa santé. Malgré sa faiblesse, les médecins, dans l'intention de dissiper ses idées noires, lui conseillèrent de prendre de l'exercice : le prince prit celui de la chasse dans la forêt de Lyons. S'y livrât-il avec trop d'ardeur, ou la saison fort avancée fut-elle trop rigoureuse ? Sa fièvre prit un caractère tellement grave, qu'on ne put le ramener à Rouen. On le conduisit à St Denis le Thiboult, où il mourut le cinquième jour de son arrivée, le 1<sup>er</sup> décembre 1135, à l'âge de 68 ans.

Henri Beauclerc 1<sup>er</sup> fut le plus illustre fils de Guillaume le Conquérant. Son sens pratique dans les affaires, sa ténacité, son intérêt pour la nature et son fair-play, qui affichent beaucoup d'aspects du caractère anglais, expliquent sans doute sa naissance outre-Manche.

Son œuvre est jugée royale, plus que son âme calculatrice et son cœur un peu sec.

Le duc-roi a su, tout au long de son règne, maintenir la paix intérieure la plus totale en Angleterre, ce qui est remarquable.

On lui doit la construction des plus impressionnants donjons, dont celui de Falaise, et la salle de l'échiquier du château de Caen. A l'origine, l'échiquier fut créé pour accueillir une session de la Cour Royale traitant de l'administration, de la justice et des finances, et siégeait théoriquement dans la chapelle Saint Georges du château deux fois par an, à Pâques et à la Saint Michel. Il devint Cour Suprême de justice, Cour des Comptes, Enregistrement des Chartes. Le mot échiquier dérive

du plateau sur lequel on joue aux échecs parce que l'assemblée se réunissait autour d'une table recouverte d'un tapis divisé en compartiments.

En Normandie, ce qui distingua avant tout Henri Beauclerc est cette force qui faisait qu'il « ne se risquait jamais au combat sans avoir auparavant gagné l'étape diplomatique, c'est à dire sans avoir préparé les défections chez son adversaire ». les seules conspirations qu'il eut à détecter et à réprimer ont été dues aux prétentions de Guillaume Cliton, fils de Robert Courte Heuze, soutenu, encouragé et financé par le roi de France, en guerre larvée contre les Normands. Cette préservation de l'ordre public est une œuvre notable car les chevaliers normands ne passent pas pour des sujets faciles à gouverner ; fougueux et indisciplinés, ils savent se saisir des moindres faiblesses pour manifester leur désaccord et profiter des occasions qu'elles peuvent générer. Cette réussite est due à l'intelligence du duc Henri et à ses qualités d'homme, mais aussi à l'efficacité de ses services de renseignements. « Le duc connaissait même les choses cachées et tout ce qui se faisait secrètement, et causait ainsi l'étonnement de ceux qui ne concevaient pas comment ce prince pouvait parvenir à la connaissance de leurs secrets », confiera Ordéric Vital, en matière de guerre secrète et de renseignement.

La face cachée du souverain est, quant à elle, beaucoup moins glorieuse. Malgré l'aspect policé du bel homme, brave, calme, logique, efficace et protecteur des lettres – d'où son surnom de Beau-Clerc – il s'est révélé être d'une hypocrisie et d'une

cruauté aux seules limites de son ambition démesurée. D'étranges circonstances le favorisèrent pour monter sur le trône d'Angleterre ; sa perfidie et ses crimes lui valurent le duché de Normandie, qui n'aurait jamais dû lui appartenir.

Mon attachement viscéral à la Normandie lui reconnaît néanmoins son dévouement à une terre qui ne l'a pas vu naître, car, de septembre 1106 à fin novembre 1135, Henri Beauclerc a consacré 210 mois sur 350 aux affaires du duché, soit les deux tiers de ses soins.

Avec le règne d'Henri 1<sup>er</sup>, s'est ouverte une période de progrès accéléré, qui a débuté avec un grand mouvement de rénovation des techniques agraires, autorisant le rapide accroissement des richesses et la fécondité des campagnes.

Le progrès technique fut déterminé non point par des inventions récentes ni, sauf exceptions, par l'introduction de procédés inconnus de l'Occident, mais par la diffusion générale de méthodes n'ayant été longtemps appliquées que dans quelques exploitations modèles, et dans les secteurs très limités et très dispersés du monde rural.

On assiste à un grand mouvement de rénovation des techniques agraires par la généralisation et surtout la combinaison de multiples perfectionnements de détail. Il en est ainsi de la multiplication des moulins hydrauliques, mettant alors des meules à farine à la portée de toutes les familles paysannes et autorisant par là même la substitution des bouillies de céréales par l'aliment qui devient la base de tout repas : le pain.

En même temps, les outils se perfectionnent, telle la charrue à versoir. Et le grand effet de ce perfectionnement s'exprime dans l'extension de la surface cultivée grâce à un énorme mouvement de défrichement, qui est sans doute l'événement le plus important de l'histoire de la France médiévale. L'amélioration de l'outillage fournit en effet des moyens beaucoup plus efficaces pour abattre les arbres, extirper les souches, et surtout défoncer les sols épais que l'on avait jusqu'alors négligés. Les paysans normands savent aussi utiliser des techniques d'amélioration des sols, comme le marnage en Pays d'Auge et Pays d'Ouche et l'emploi de la *tangue*, un engrais naturel produit par l'accumulation de la vase dans les estuaires marécageux du Cotentin et du Bessin.

Le système agricole s'agence mieux que par le passé grâce au meilleur aménagement de la rotation des cultures, avec un cycle régulier de trois années qui comprend un an de jachère. Le système permet un accroissement de la production des céréales et le développement de la culture de l'avoine ; ce qui profite directement à l'amélioration de l'élevage du cheval, si présent dans notre civilisation et dans notre région. En atteste le cheval de la Hague, trapu et nerveux, qui est une variété très recherchée pour sa prodigieuse vigueur, tout comme le cheval de *pas relevé* du Cotentin, spécialement destiné aux voyages et aux longues chevauchées.

La fin du règne du roi Henri s'achève donc avec l'époque où l'homme devient maître de la terre

et où la surface cultivée en Normandie, par rapport aux terroirs anciens, connaît un accroissement compris entre vingt et cinquante pour cent !

La Normandie est en marche pour ce « siècle de la renaissance », dont elle est déjà la province maîtresse, la plus prospère et la plus vivante.

Avant de mourir, le roi Henri 1<sup>er</sup> avait donné à Robert de Gloucester ses derniers témoignages de confiance et d'affection, sachant que ses dernières volontés seraient respectées. Mathilde, sans doute en froid avec son père, à propos des châteaux du sud de la Normandie, réclamés par son mari, ne s'était pas précipitée vers le mourant...

Après la mort du souverain, les barons normands organisent une sorte de régence où il apparaît alors évident que personne n'a songé à reconnaître Mathilde et Geoffroy comme légitimes successeurs. En Angleterre, le bruit court même que le roi serait mort en maudissant sa fille, ce qui semble plus une rumeur à dessein politique qu'une éventualité crédible tant il paraît improbable que les sentiments d'Henri aient à ce point changé à l'égard de sa fille et de sa descendance. La seule réaction de l'*Emperesse* à la mort de son père est surprenante : elle pénètre dans le sud de la Normandie où le vicomte Guigan Algason la reconnaît comme

souveraine dans les châteaux d'Argentan, Domfront et Exmes !

En dépit donc de trois serments formulés en présence du souverain, les barons normands et anglais sont presque tous du même avis : « Il est honteux pour tant de nobles chrétiens d'être sous les ordres d'une femme »...

Profitant du désordre, Étienne de Blois, comte de Mortain et de Boulogne, petit-fils de Guillaume le Conquérant par sa mère Adèle, traverse le Channel pour faire figure de prétendant à la succession du roi défunt !

Tout ce qu'Étienne possède et représente alors, c'est au roi Henri 1<sup>er</sup> qu'il le doit. Cet immense comté de Mortain, qui s'étend sur une grande partie de la Basse-Normandie, englobant la seigneurie de Bellême et les châteaux de Sées et d'Alençon, lui fut attribué par le roi-duc. C'est encore lui qui a favorisé son mariage avec Mahaut de Boulogne, nièce par alliance du souverain anglais, qui lui a rapporté le comté de Boulogne ainsi que de vastes domaines outre-Manche ; et c'est toujours grâce au même Henri Beauclerc qu'Étienne est le premier baron d'Angleterre.

Mais en 1135, Étienne, qui a une quarantaine d'années - et a été élevé outre-Manche -, est plus connu en Angleterre que sa cousine et s'y trouve mieux accepté par son abord facile et simple qui contraste avec la hauteur et l'allure dédaigneuse de l'*Emperesse*. Étienne a su se faire aimer par sa générosité, disent d'aucuns, se faire pardonner par sa hardiesse et se faire craindre par son courage. Sa

courtoisie a gagné les grands et sa condescendance a attiré les petits ; il est depuis longtemps, paraît-il, l'homme le plus populaire d'Angleterre ! Il ne tarde pas à bénéficier de l'appui déterminant de l'Église parce que le clergé espère obtenir de lui un certain nombre d'avantages qu'il leur a fait miroiter. Enfin, l'appui de l'évêque Roger de Salisbury, forte personnalité et chancelier de Henri 1<sup>er</sup> auquel il s'est souvent substitué au cours des fréquentes absences du roi, interdit désormais toute opposition au couronnement.

Le 22 décembre, à Westminster, l'archevêque de Canterbury donne l'onction sainte au comte de Mortain, et le haut clergé se range derrière lui, peu après la cérémonie, en prétextant que le mariage de Mathilde et de Geoffroy n'a pas été soumis à sa préalable approbation ! C'est le couronnement officiel d'un véritable usurpateur, qui va déclencher la période la plus trouble au sein du duché et en Angleterre, alors que Mathilde et Geoffroy ont sans doute tort à cet instant de chercher à s'assurer d'abord le contrôle de la Normandie...

Toujours est-il que dans notre province, les partisans d'Étienne se multiplient avec une surprenante rapidité. Les barons, richement pourvus outre-Manche, entrevoient rapidement leurs intérêts et sont les premiers à se rallier au nouveau souverain dans la crainte de perdre leurs fiefs anglais. Mais, globalement, la noblesse anglo-normande est divisée ; certains respectent le serment qui les lie à Mathilde, d'autres ne cachent pas leur sympathie pour Étienne et les plus malins – qui ne sont pas les

moindres – anticipent déjà les avantages à entretenir une situation équivoque, jugeant qu'ils tireront le meilleur parti de leur indépendance en se libérant de toute obligation à l'égard du souverain !

Pour Étienne, la situation n'est pas aussi confortable qu'elle y paraît. Il a beau être roi, il sait que sa marge de manœuvre est étroite pour gérer l'administration du royaume. Son penchant naturel le poussant à adopter une attitude souple et conciliante, il est confronté à un dilemme. En effet, il craint d'être la victime d'individus capables d'entrer en rébellion, et qui lui feront payer cher leur soutien, tandis qu'une position ferme d'autorité sans partage lui apparaît être la façon la plus radicale de générer des mécontents, qui seront autant d'éventuels partisans pour sa rivale directe.

Pendant ce temps là, Geoffroy d'Anjou poursuit sa consolidation au sein du duché et se fait remettre, en toute hâte, les places normandes proches de ses domaines, que sont Argentan, Hyesmes et Domfront. Ce qui représente un intérêt hautement stratégique car il provoque ainsi des percées à travers l'immense comté de Mortain, qui fait tampon entre la Normandie et les Angevins...

A cet instant déterminant de l'histoire de la succession du Conquérant, rien n'est véritablement réglé.

En Angleterre si la succession au trône semble réglée, pour Mathilde cette succession reste ouverte... et l'on constate qu'en Normandie,

Geoffroy n'abdique pas, malgré les promesses non tenues du défunt roi.



Il apparaît de plus en plus évident qu'une guerre larvée entre deux partis se disputent la légitimité de la Normandie et de l'Angleterre. Il semble également que la voie la plus autorisée pour trancher le différent soit celle du pape, Innocent II. Mais celui-ci se débat alors contre l'anti-pape Anaclet II, et ce n'est qu'un an après la mort d'Henri 1<sup>er</sup> que, dans une lettre datée du 11 décembre 1136, il s'adresse à « Étienne, roi d'Angleterre », prenant enfin position par la reconnaissance d'un état de fait !

Robert de Gloucester, qui n'arrive outre-Manche qu'en avril 1136, se reconnaît vassal du souverain et souscrit à la charte des Libertés, accordées par Étienne pour observer les lois et les anciennes coutumes du royaume, concessions promises à l'Église d'Angleterre qui, du haut en bas de l'échelle, se montre satisfaite.

En Normandie, le début de l'année 1136 est marqué par des événements graves, dont le comté de Mortain est le théâtre. La garnison de Sées et celle

de quelques autres châteaux adoptent le parti de Mathilde, et Geoffroy en profite pour laisser son armée piller, brûler et commettre toutes sortes de cruautés contre les partisans d'Étienne.

Je suis alors bien content d'être en poste au castel de mon protecteur, et de ne pas faire partie de cette sauvagerie dont les frères d'Onfroy de Bohon - Alexandre et Enjurer - sont partie prenante.

La Normandie moyenne, elle, ne subit que quelques troubles suscités par les Angevins et l'ensemble de la région, de même que la Haute-Normandie demeure fidèle à Étienne, qui reçoit même un appui nouveau avec le comte de Meulan et le concours de la commune de Rouen, lorsque celui-ci devient le gendre du roi d'Angleterre.

La situation n'est pas propice aux Angevins qui piétinent et se sont fait détester un peu partout sauf... dans le Col du Cotentin, et dans la région de Valognes ! Ils ne sont, certes, qu'une minorité mais comptent parmi eux Beaudouin de Reviers, seigneur d'Exeter et de l'île de Wight qui, ayant subi en Angleterre le siège de sa forteresse par les forces royales, est venu se réfugier non loin de Bricquebec, dans son château de Néhou, et prendre contact avec les Normands qui soutiennent le parti angevin.

C'est à l'époque où Mathilde se découvre un allié en la personne d'un de ses demi-frères, Renaud de Denestanville, fils de Henri 1<sup>er</sup> et de Sybille Cornet, frère de Robert de Gloucester. Bien que vassal d'Étienne dans le comté de Mortain, il se joint aux rebelles de Basse-Normandie et provoque

désordres et troubles avec la complicité des Hommet et des Bohon, maîtres de la vallée de la Taute.

C'est dire si je suis soudain aux premières loges d'une lutte qui concerne maintenant mes plus proches employeurs !

Mais Mathilde sait qu'il lui faut gagner à sa cause le plus prestigieux de ses demi-frères, Robert de Gloucester, qui, en plus de ses qualités de cœur et d'esprit, possède les qualités du chef de guerre qui lui font actuellement défaut. Elle sait pourtant qu'il a rendu hommage à Étienne ; mais, convaincue que ce ne fût que pour éviter la confiscation de ses biens en Angleterre, elle se fait fort de lui indiquer ce que devrait lui dicter sa conscience...

Et c'est là que ma vie bascule !

Parce que j'appartiens au camp des Angevins - de par ma subordination directe à Onfroy de Bohon et Richard du Hommet -, parce que Mathilde est dans mon cœur depuis un beau jour de l'automne 1129, parce que la chance - et un peu aussi mon acharnement - m'élisent au poste clé qui peut faire basculer une destinée... Il fallait un messager, je deviens son dévoué ! Mathilde devant mettre tous les atouts de son côté pour convaincre Robert du bien fondé de son combat.

J'ai donc l'insigne honneur d'être reçu par Mathilde, en ce divin mois de novembre 1136 ; elle m'explique que je serai l'accompagnateur d'un religieux en qui elle place toute sa confiance afin de démarcher Robert de Gloucester, dont elle espère un dévouement total à sa cause. J'écoute à peine, subjugué par cette éblouissante beauté qui m'a tout

de suite reconnu, et pour laquelle j'ai la faiblesse de croire que je n'ai peut être pas été choisi par hasard...

Puis, c'est dans son château de Caen que Robert nous reçoit ; dans une grande salle richement meublée et éclairée par des fenêtres voûtées en plein cintre, dont les vitraux illuminent les majestueux tapis d'orient couvrant le sol, tout autant qu'ils nous imposent la sérénité et le respect dus au seigneur des lieux. D'énormes fresques représentant des scènes de chasse couvrent les murs, et des coffres massifs remplissent les espaces laissés libres entre chaque fenêtre. Le père Anselme, que j'assiste, tente avec force et conviction de démontrer habilement à Robert qu'il ne peut trahir la mémoire de celui qui l'a si richement doté ; que son honneur et sa loyauté ne peuvent hésiter un seul instant entre le serment qui le lie à un usurpateur et les trois serments qu'il a formulés antérieurement en faveur de la fille du défunt roi Henri, ce père qui l'a tant choyé. Robert, en grand seigneur, visiblement ému par ce panégyrique posthume, nous fait les honneurs de son hospitalité et nous charge d'un message plein d'espoir pour Mathilde, qu'il se propose de rencontrer au plus tôt.

Ce sera au début de l'année 1137.

Ce jour là Mathilde joue gros en rendant visite à son demi-frère, dans son château de Creully, abri plus discret et plus sûr, pour des entretiens secrets.

Je suis bien placé pour savoir qu'elle fait partie de ces femmes qui savent subjuguier les

hommes et que son charme, s'il oublie l'air hautain que lui confère parfois son rang, se transforme instantanément en un charisme impressionnant qui lui permet de déployer une redoutable diplomatie. Elle ne manque donc pas d'arguments, en plus des liens privilégiés qui la lie à Robert, pour mettre en évidence ses bons droits et démontrer à celui qu'elle veut gagner à sa cause qu'une grande partie du pays peut se dresser contre Étienne. Robert est riche, elle sait que l'évêché de Bayeux lui obéit et que celui-ci dispose de ports assez proches de l'Angleterre ; comment imaginer se passer d'un atout aussi déterminant ?

Les propos de leur conversation sont bien sûr restés secrets, mais dans l'entourage du castel de Bohon, quand même bien au faite des stratégies politiques développées au cœur des marais puisque Onfroy III de Bohon était sénéchal et ami d'Henri 1er, il se murmure que la région qui empêche d'établir un lien entre les différents protagonistes du clan de l'*Emperesse* est la vallée de la Douve, isolant « le Clos Cotentin » du reste de la Basse-Normandie... Si l'on pousse le raisonnement un peu plus loin on se rend rapidement compte que le point essentiel de la basse vallée du fleuve côtier est, de toute évidence, le château de Hulme - ou château de l'Île Marie - tenu par le vicomte de Saint-Sauveur. Les plus stratégiques précisent que la forteresse est bâtie sur une île, au confluent du Merderet et de la Douve, et que le niveau des hautes mers est supérieur à celui des basses vallées. Les plus guerriers ajoutent que le Hulme, ainsi isolé, ne peut

être attaqué qu'en période de basse mer, en empruntant des passages pavés ou couvert de fascines...

Le 25 février 1137, Étienne débarque à Saint-Vaast-la-Hougue afin de prêter hommage au roi Louis VI pour son duché de Normandie. Le Cotentin lui est acquis et l'opinion lui semble favorable dans le Bessin. Les plus grands seigneurs lui sont dévoués, mais il semblerait que le complot supposé ait traversé la Manche : Guillaume d'Ypres, mercenaire zélé, soupçonne les desseins hostiles qui animent secrètement le comte de Gloucester, et conseille alors à Étienne de procéder à l'arrestation de Robert !

Les deux hommes s'observent et la situation est tendue durant tout le temps où Étienne réside au château de Bayeux, à partir du mois de mars ; mais des rapports amicaux s'établissent finalement entre Étienne et Robert, et au mois de juillet, juste avant son retour pour l'Angleterre, le roi signe avec l'époux de Mathilde, une trêve de deux ans contre le paiement au comte d'Anjou d'une somme annuelle de deux mille marcs d'argent !

Le clan de l'*Emperesse* vient de berner habilement le roi d'Angleterre, qui quitte la Normandie rassuré, en confiant l'administration du duché à quelques hommes sûrs, dont Roger de Saint-Sauveur est chargé de maintenir l'ordre dans le Cotentin.

A partir de 1137, Beaudouin de Reviers, Étienne de Magneville et Renaud de Denestanville se livrent à de perverses attaques dans le Cotentin, mais se heurtent à la résistance vigoureuse du comte de Saint-Sauveur. Dans la vallée de la Taute, la rébellion s'organise... au castel de Bohon.

Les biens de mon maître, Onfroy III de Bohon, s'étendent sur le canton de Carentan, sur Tourlaville et sur Saint-Clair-sur-l'Elle, mais ses possessions en Angleterre sont considérables. Son action est soutenue au sud de Saint-André-de-Bohon par celle du connétable du Hommet, qui vit au Hommet-d'Artenay, et dont le château est un nœud stratégique exceptionnel parce qu'il peut conjuguer ses efforts avec plusieurs forteresses. Richard du Hommet possède également le château de Montfort, à Rémilly-sur-Lozon, au lieu-dit Le Port.

Le castel de Bohon, le château de Montfort et celui du Hommet-d'Artenay sont construits en pays plat, cernés par des rivières. Autour s'étendent d'immenses marais, blanchis par la résurgence des

eaux souterraines en hiver, remontés, à chaque grande marée, par les flots tumultueux de la mer.

La rébellion de Richard du Hommet et Onfroy III de Bohon se heurte aux deux ennemis que sont le vicomte Roger de Saint-Sauveur, qui tient la vallée de la Douve, et Roger d'Aubigny, tout proche voisin au sud de Rémilly-sur-Lozon, dont le site est constitué du marais Saint-Clair sur la rive gauche du Lozon. Ce Lozon qui devient une véritable frontière pour les tenants de chaque parti, Richard du Hommet en occupant la rive droite, Guillaume et Roger d'Aubigny la rive gauche et le cours supérieur !

Au début de l'année 1138, les partisans de Mathilde, que sont Beaudouin de Reviers, Renaud Denestanville et Etienne de Magneville se démasquent en tuant Roger d'Aubigny au cours d'une embuscade fomentée dans le Col du Cotentin, leur ligne de conduite s'orientant alors vers une résistance efficace. Quelques jours plus tard, ils tendent un autre traquenard au vicomte Roger de Saint Sauveur, qu'ils égorgent sans états d'âme ! Le château de l'Île Marie devient angevin, mais personne ne tire grande satisfaction d'un forfait qui a indigné bon nombre d'amis et parents du vicomte, partisans de Mathilde.

Néanmoins, les colonnes angevines poursuivent leur marche victorieuse sur Cherbourg, défendu par les deux frères de La Haye, possesseurs des châteaux de La Haye-du-Puits et du Plessis, et par Jourdain Tesson, seigneur de l'Épinay.

La mort de Roger de Saint Sauveur redistribue les cartes dans la région en permettant à ses adversaires d'occuper une grande partie du Cotentin, divisé. Les alliés d'Étienne tiennent le coutançais et la région de Saint-Lô, les partisans de l'*Emperesse* tiennent des gués sur l'Ouve et sur la Taute.

Depuis son entrevue avec elle, Robert de Gloucester est entièrement dévoué à la cause de Mathilde. Il ne fait plus mystère de ses sentiments et considère même que sa présence est plus utile en Basse-Normandie qu'en Angleterre, où sont pourtant survenus des événements graves. Il sait qu'il doit rallier les indécis à sa cause et qu'il doit assurer la liaison des Angevins entre le Bessin et le Cotentin. Il sait, tout comme son père l'avait constaté, la grande originalité et l'importance stratégique du golfe de la Vire qui, en plus de son port, de ses nombreux gués, châteaux et forteresse, est constitué par une succession d'îles qui communiquent entre elles par des lieux pavés dans les zones basses, vaseuses à l'heure du reflux.

Il met toutes ses qualités et son immense fortune au service de sa demi-sœur, pour laquelle il proclame ouvertement son autorité dans les châteaux de Caen et de Bayeux. Il devient l'ennemi déclaré d'Étienne et met à la disposition de l'*Emperesse*, par l'entremise de son fils Richard II de Kent, l'évêché de Bayeux, qui entre en lutte contre une partie de l'évêché de Coutances. Il réussit à soulever le Bessin en exhortant les puissants seigneurs du lieu. Plus rien n'arrête Robert, dont la puissance et

l'influence n'ont d'égal que son courage et son esprit de décision.

Son sens de la géostratégie l'amène à organiser le mariage de son fils, auquel il fait donation des châteaux de Creully et de Torigny, avec la fille de Guillaume de Saint-Clair-sur-l'Elle, qui reçoit en dot le château du Mesnil-Vitey à Airel et celui de de Saint-Clair-sur-l'Elle, permettant ainsi aux Angevins de circuler dans un secteur malaisé, et de se rendre directement du fief Suhart vers Torigny grâce à ce solide repaire sur leur trajet !

Au mois de juin, Robert accueille Geoffroy d'Anjou dans notre région et le mois suivant Guillaume d'Ypres et Galeran de Meulan, dévoués à la cause d'Étienne, réclament et obtiennent un renfort de mille chevaliers. Geoffroy songe alors plus prudent de se retirer en Anjou. Mais les hommes du roi d'Angleterre se portent sur Caen et ravagent la plaine environnante, à défaut de cerner le château, solidement tenu par Robert. Des combats ont lieu sur les bords de l'Orne où des combattants des deux camps sont tués, dont Robert Bertran de Bricquebec.

Alors Étienne, qui veut en finir, ordonne la confiscation des biens anglais et gallois du comte de Gloucester ainsi que la destruction de quelques uns de ses châteaux ; mais ces décisions restent sans effet parce que Robert, qui avait prévu cette réaction du roi, a donné des instructions à ses vassaux pour lutter contre lui. Il veut à tout prix conserver ses biens anglais auxquels il est profondément attaché, et la contre-attaque ne se fait pas attendre : Bristol,

véritable capitale militaire anglaise de Robert, placée sous le commandement de son fils aîné, Philippe, va accueillir tous les partisans de Mathilde dépossédés, ainsi qu'une foule de mercenaires venant de tous horizons, qui peuvent à tout instant surgir de cette place pour se livrer au pillage et porter préjudice à la puissance du roi d'Angleterre !



Malgré les troubles, la vie continue et le frissonnement du vent, qui brusquement se gonfle et retombe, répand cette prégnante odeur de salé qui relève les fraîches et fades senteurs du printemps à peine éclos.

Les paysans creusent les pièges à louveteaux dans la forêt car les loups et les ours les dissuadent vite de s'aventurer au cœur de ces futaies pourtant fécondes. Les pêcheurs retrouvent une relative sérénité dans l'exercice de leur fonction, surtout ceux qui fréquentent la haute mer, et je suis particulièrement admiratif devant ces marins du port de Vauville qui se sont spécialisés dans la pêche à la baleine.

Dès que mon emploi du temps me le permet, je vais à Carentan flâner dans ce quartier neuf qu'on appelle le *bourg* et qui reflète bien cette mode vestimentaire que je peux enfin suivre à ma guise en m'affublant de ces chemises longues collant au buste et de ces superbes *pigaches*, chaussures aux bouts effilés et recourbés, que les moralistes, au prétexte

qu'une telle mode leur paraissait efféminée, nous ont si souvent contestée.

Ce sont les croisés, de retour au pays, qui ont fait évoluer les mentalités en rapportant de leurs périples des impressions beaucoup plus vives et souvent même déjà des habitudes, qu'ils ont communiquées à ceux qui n'étaient pas partis. Raffinement qui s'est exprimé avant tout dans le costume, luxe fondamental de l'époque et l'un des centres d'intérêts majeurs de la vie de société. La mode a changé. Le vêtement, pour les hommes comme pour les femmes de l'aristocratie, est devenu plus long ; on s'habille de *chainse* descendant jusqu'aux pieds, recouverte par un *bliaut* aux longues manches, ce surcot cache-poussière qu'il est de bon ton de revêtir par dessus le haubert. Cette ampleur de l'habillement, qui contraste avec l'accoutrement très ajusté du vilain, dénote à la fois une tendance à une vie moins agitée, moins exclusivement orientée vers l'efficacité physique, tournée vers une plus large aisance.

Les usages concernant la mode et la beauté ayant bien changé ces dernières années, la féminité, qui ne tenait aucune place dans notre vie sociale, connaît une remarquable évolution. Il faut savoir que lorsqu'un écrivain parlait, il y a peu encore, d'une femme, même de haut rang, il se bornait à mentionner brièvement et en termes conventionnels, son charme ou la qualité de son maintien. Nous ne connaissons rien de la personne physique des épouses de nos gouvernants qui ont traversé le siècle précédent. Aujourd'hui, il est saisissant de constater

ce qu'a pu se permettre d'écrire, de surcroît, un homme d'Église, nullement frivole - l'évêque de Rennes, Marbode - qui paraît d'une audace inconcevable en adressant à Mathilde d'Écosse, épouse de Henri 1<sup>er</sup>, une épître dans laquelle il lui donne même des conseils sur la manière de mettre en valeur sa beauté : « Il me plaît d'avoir vu une reine à qui nulle autre ne peut être comparée pour la beauté du corps et du visage. Elle veut pudiquement les dissimuler par le voile d'un ample vêtement : mais on ne peut cacher ce qui est de soi lumineux, et les rayons du soleil traversent les nuages... D'autres simulent ce que la nature leur a refusé ; elles teignent avec un blanc laiteux leurs joues rougeaudes ; leur figure maquillée emprunte des couleurs artificielles et les subterfuges de l'art donnent les nuances cherchées. Certaines compriment leur buste au moyen d'un bandeau tandis qu'un vêtement approprié allonge leur taille. Elles dégagent leur front et cherchent à plaire par une chevelure frisée. Toi, reine, qui es belle, tu crains de le montrer, alors que tu possèdes naturellement ce que les autres doivent acheter. Il importe que tu laisses paraître ce dont la nature t'a dotée : tu te montres ingrate vis-à-vis de Dieu si tu renies tes dons.» !

Au même moment est apparue la notion de *bourg*, qui est le centre de l'activité nouvelle, routière et marchande. L'essor de la circulation et des échanges ayant déterminé celui de la vie urbaine, des points fixes se sont rapidement avérés nécessaires pour accueillir les pèlerins et les

négociants, ces aventuriers d'un genre nouveau. C'est à proximité de chaque ancienne cité romaine, de quelques châteaux importants ou auprès des monastères célèbres les plus fréquentés par les pèlerins que se sont constitués ces quartiers nouveaux, source d'une activité renouvelée au centre de la cité. Certes, Carentan, comme la plupart des villes normandes, n'est pas bien grande, mais elle a profité de cet élan d'urbanisation auquel elle doit cet appréciable regain de vitalité.

Si la vie est repliée sur son village, le village, lui, est replié sur son église. L'église est le véritable pivot de la vie quotidienne et n'a pas seulement fonction de culte, mais se pare de toutes les attributions essentielles de la société. Elle rythme, au son des cloches, la vie au gré des heures et des événements ; elle éduque au travers de son architecture et de ses scènes bibliques, qui racontent la vie du Christ et de ses saints ; mais elle protège aussi, en servant de refuge susceptible d'accueillir les hommes et les bêtes en cas de besoin. Enfin, elle informe, en se faisant le relais du pouvoir quand le curé, en chaire, lit les ordonnances des pouvoirs publics. C'est de cette église multifonctions - noyau de l'habitat rural - qui, dans chaque village du Cotentin, est la fierté de ses fidèles, l'habileté des tailleurs de pierre et des peintres, la science des maîtres-maçons, qu'est née une nouvelle circonscription : la paroisse. Elle définit un espace bâti qui s'étend à tout le sol voisin, provoquant un véritable remaniement du terroir.

\*

Cela fait maintenant deux ans que Je n'ai pas revu Mathilde. Je reste sur cet insensé bonheur d'une rencontre où sa grâce habite toujours mon esprit. Depuis novembre 1136, date à laquelle cette inégalable princesse m'a reçu et m'a fait l'insigne honneur de m'adresser à Robert de Gloucester pour y préparer ses tractations, mon ambition se borne à l'attente du signe le plus insignifiant que le destin puisse m'envoyer !

N'ai-je pas trop déraisonné lorsque, quelques jours plus tard, Richard du Hommet m'avait transmis oralement les gracieux remerciements de celle dont mon cœur crédule avait eu du mal à contenir l'extravagant message qu'il avait cru y percevoir ?...



Au cours de cette période troublée, deux camps sont maintenant nettement identifiés et en opposition systématique. Robert et Mathilde, désormais unis, veulent gagner l'opinion à leur cause, et parviennent à ébranler la belle unanimité qui s'était prononcée en faveur d'Étienne.

En Angleterre, beaucoup de grandes familles, détenant outre-Manche comme en Cotentin le même type de biens situés en bordure de marais, n'attendent que le signal du comte de Gloucester pour participer à la lutte.

C'est alors qu'Étienne décide d'assiéger les places fortes du comte de Gloucester, permettant au roi David d'Écosse, oncle maternel de Mathilde, de profiter des difficultés du souverain pour pénétrer dans le nord de l'Angleterre. Il devient ainsi un des meilleurs partisans de sa nièce, mais subit une grave défaite au nord de la ville d'York, le 22 août 1138.

Cette bataille est le point de départ de la guerre civile outre-Manche, nommée « l'Anarchie ».

Les troubles se répandent, sporadiquement puis en chaîne, du canal de Bristol au Wash, et du Devon au Kent. Jamais la puissance du roi n'a été aussi chancelante et jamais son administration n'a été aussi débordée.

Les alliés et les vassaux de Robert de Gloucester en Basse-Normandie soutiennent la prétendante en Angleterre et troublent les contrées qui avoisinent leurs châteaux anglais. Par ailleurs, la puissance de Robert demeure intacte dans le sud-ouest de l'Angleterre, même s'il subit un rude coup avec la perte de la place de Douvres.

Les succès du parti angevin en Normandie résonnent en Angleterre et le nombre des partisans en faveur de l'*Emperesse* ne cesse d'augmenter. Bien que le pape, Innocent II, ait réaffirmé sa reconnaissance du souverain en place, au printemps 1139, certains membres du haut clergé anglais interrogent leur conscience. C'est, notamment, le cas de certains prélats qui ont tout d'abord soutenu l'accession au trône d'Étienne, mais qui sont des suzerains de seigneurs normands originaires du Cotentin. Ils ont été trop liés à Henri 1<sup>er</sup> pour demeurer insensibles aux arguments des Angevins, qui ne cessent de leur rappeler les solennels serments formulés en faveur de la fille du défunt et les innombrables bienfaits dont ils ont bénéficié.

Étienne, sentant le coup venir, s'en prend à ces notables sans se rendre compte que ce genre d'exactions indigne les ecclésiastiques, très ombrageux dès que leurs biens temporels ne sont pas respectés. A une époque où l'Église joue un rôle de

premier plan, le souverain ligue contre lui des adversaires redoutables au concile de Winchester, le 22 août 1139...

Mathilde pense alors que la situation lui devient très favorable de par le nombre et la qualité des partisans dont elle peut se prévaloir outre-Manche, le clergé étant au-dessus de tout pouvoir.

C'est à ce moment précis que je la rencontre pour la quatrième fois...

C'est chez elle, à Rouen, vers none (1), dans le confort douillet d'une magnifique salle au décor parsemé d'objets précieux, que me fait pénétrer son valet. Des poutres et des solives dressées fièrement à l'herminette supportent les plafonds en bois lisse, et la lumière du jour filtre par le verre coloré qu'encadrent les armatures en plomb des vitraux. Bougeoirs en argent, boudriers d'or agrémentés de pierreries, cornes à boire, aiguières et gobelets d'or placent instantanément le visiteur dans un lieu unique qui émerveille autant qu'il impressionne.

Sous le choc, je le reste lorsque mon hôtesse apparaît ! Vêtue d'une tunique blanche en cainsil (fine toile de lin) dont la ceinture ajuste les formes au plus près, elle m'invite à prendre place auprès d'elle, sur la stalle qui jouxte la cheminée monumentale.

Je me sens soudain comme un petit garçon dont les boutons juvéniles semblent redoubler de volume... Mathilde est là, à une distance qui rend

(1) None représente la quatrième partie du jour ; vers 15 heures.

son souffle perceptible, et semble faire de moi son unique interlocuteur, me signifier que cet instant n'appartient qu'à nous deux ! Mon cœur chavire et tombe sous le charme de ce visage aux traits si fins, que son regard bleu profond semble étendre à son intimité.

Ma nouvelle mission est l'Angleterre, où elle projette de se rendre prochainement. J'ai cru comprendre que j'étais désormais son messenger attitré et que sa présence allait faire partie de mon nouvel environnement, mais je ne suis plus sûr de rien, et le sol se dérobe sous mes pas chancelants lorsqu'elle me raccompagne en personne jusqu'à la porte.

\*

Persuadée qu'il est temps de tirer profit de la situation, *L'Emperesse* traverse donc la Manche, le 30 août 1139, en compagnie de Robert de Gloucester et avec cent quarante hommes d'armes en escorte.

Curieusement, le 30 septembre, elle accepte de rencontrer le roi au château d'Arundel, chez Guillaume d'Aubigny, ancien comte de Lincoln. Et tout aussi curieusement, elle n'est pas la proie d'un piège que la situation délicate pouvait laisser présager. Car, malgré l'esprit conciliant d'Étienne et son attitude généreuse, Mathilde demeure l'ennemie logique d'un usurpateur accommodant qui, au lieu de profiter d'une telle occasion pour capturer une dangereuse rivale, lui fournit, au contraire, une escorte pour lui permettre de rejoindre Bristol !

Mais, sans doute ébranlé par les arguments de sa rivale au cours de leur entrevue, Étienne manque de mordant pour lutter contre ses adversaires, et ce n'est pas la prise de quelques châteaux qui lui évite de subir l'attaque de Winchester par les Angevins.

Tout un symbole.

Winchester est le lieu où se dresse le Palais de Guillaume le Conquérant, l'endroit où est conservé le trésor royal ; c'est le siège de l'échiquier et c'est, tout autant que Londres, la capitale de l'Angleterre !

La ville est à moitié pillée et de nombreux habitants sont faits prisonniers ; les plus inquiets sont les barons qui craignent pour leurs biens dans cet esprit de guerre civile. Aussi demandent-ils au roi, pour prix de leur soumission, l'autorisation de fortifier leurs châteaux.

C'est ainsi que la campagne va se couvrir de quatre cents nouveaux châteaux, qui viendront s'ajouter aux cinq cents environ construits sous le règne du Conquérant.



Richard du Hommet possède Stamford, dans les *Fens*, qui s'étendent en bordure de la baie du Wash et qui ressemblent fortement à nos marais cotentinois.

C'est ici que je réside outre-Manche. C'est là que se sont établies les riches familles du Col du Cotentin et c'est là aussi qu'ont lieu les troubles les plus critiques de l'anarchie qui règne sur l'île, auxquels il faut ajouter les ravages provoqués par une effroyable famine et l'horreur de la peste !

Mathilde vit dans les châteaux de Robert de Gloucester, un peu trop courtisée, à mon goût, par les seigneurs qui l'entourent... Mais sa détermination n'a qu'un seul objectif : le triomphe de sa cause, pour laquelle elle considère qu'une escorte lui est indispensable, ainsi qu'un homme sûr et dévoué, susceptible de l'assister et de la protéger.

Elle pense alors à Milon de Gloucester, connétable, shérif et gouverneur du comté de Gloucester, qui a toujours joué un rôle important et de confiance auprès de son père, Henri 1<sup>er</sup>.

Milon est pourtant très apprécié d'Étienne pour lequel il avait exprimé son adhésion en souscrivant à la charte sur les libertés anglaises lors de l'avènement du souverain britannique. Pour en conserver le bénéfice, ce dernier se livre alors à une habile manipulation destinée à circonvenir l'intéressé : il rédige une charte en faveur de son précieux shérif, dans laquelle il reconnaît les biens et les dignités de Milon ; et surtout il le dégage de toute obligation envers le comte de Gloucester... Ce qui était sans compter sur la puissance de persuasion de Robert : Milon reconnaît Mathilde comme héritière légitime du trône d'Angleterre et abandonne Étienne !

Il devient alors un personnage important du parti angevin et le protecteur de l'*Emperesse*, pour laquelle il met en place une escorte.

C'est de retour dans mon bocage normand que j'apprends la fascination exercée par Mathilde sur Milon. Fascination à laquelle il répond par une dévotion sans limite, et qui me devient rapidement insupportable.

En peu de temps, elle en fait le plus puissant baron des pays de l'ouest, après Robert de Gloucester !

Chaque mot, chaque commentaire, dont le castel de Bohon se fait chaque jour l'écho, crucifie sur place mes ardentes et crédules illusions ; et ce matin, je viens sans doute de passer les bornes du raisonnable en me ruant, tel un forcené, sur le chevalier Kutel s'étant permis d'affirmer que

Mathilde et Milon étaient devenus amants ! La barrière qu'il ne fallait pas dépasser...

Je ne risque pas grand chose car, depuis dix jours maintenant, Kutel et tous ces preux chevaliers me sont assujettis depuis que Richard du Hommet m'a accordé sa confiance, en remplacement du capitaine Arnaud de Bourond, son ancien lieutenant.

Fallait-il voir dans cette promotion une conséquence directe de mon entrevue avec la prétendante ?

Jusqu'à ce jour, je l'ai cru.

Les mois qui suivent vont être décisifs pour le camp angevin.

L'année 1140 voit le nombre des partisans de l'*Emperesse* s'accroître régulièrement, mais au prix de leur indépendance vis à vis du roi, ce qui risque quand même de devenir un jour très dangereux.

Étienne, lui, parcourt en vain son royaume du Wash à la Cornouaille pour imposer son autorité, mais vit dans des conditions difficiles. L'abandon du clergé lui cause beaucoup de soucis, de même que l'hostilité de Ranulfe de Briquessart, en cette fin d'année qui va être le prélude à celle des coups de théâtre...

Ranulfe de Briquessart, dit Guernon, est un grand personnage de l'époque, jusqu'ici demeuré discret. Il a réservé un accueil aimable à Étienne, en 1137 à Bayeux, lorsque le roi d'Angleterre est allé rendre hommage au roi de France, Louis VI, mais est demeuré depuis trois ans dans l'expectative... peut être aussi parce qu'il est le gendre de Robert de

Gloucester... Il est vicomte de Bayeux et d'Avranches, dont les possessions sont considérables. Il est également comte de Chester, dans une zone centrale de l'Angleterre qui représente le tiers du royaume !

Le début de l'année 1141, en Normandie, voit les forces angevines, conduites par Beudouin de Revières et Renaud de Dunestanville, pénétrer dans le duché par le sud-ouest et s'emparer du puissant comté de Mortain tandis que Geoffroy Plantagenêt et son fils envahissent le Perche et avancent vers le Vexin. Le comte d'Anjou ne poursuit pas sur sa lancée, car les forces de Robert de Gloucester et de Richard du Hommet, avec lequel je partage l'énorme responsabilité d'un indispensable succès, pressent de si près Saint-Lô et Coutances, depuis 1138, qu'il faut d'abord régler le sort de ces deux villes de l'évêque Algare. Les seigneurs du Col du Cotentin souhaitant que le fruit mûr tombe entre les mains de Geoffroy Plantagenêt par droit de conquête.

Saint-Lô et Coutances sont contraintes de se rendre ; mais en dépit de ces succès angevins, tout bascule en Angleterre avec la prise du château de Lincoln au cours de laquelle Étienne est fait prisonnier des troupes de Ranulfe de Briquessart, qui a trouvé appui auprès de son beau-père, Robert de Gloucester, et de Mathilde !

Le 9 février 1141, Étienne est présenté par Robert de Gloucester à l'*Emperesse* comme une prise exceptionnelle. Aussitôt, elle prononce la captivité à vie de l'usurpateur !

Et attend, ivre de joie, les effets de sa victoire...



L'Angleterre est un pays divisé en petites unités administratives, nommées manoirs, à la tête desquels se trouvent les seigneurs qui tiennent leurs terres du roi lui-même. Chaque manoir possède généralement au moins un, et quelquefois plusieurs villages.

Même si le processus de genèse du village anglais est, bien entendu, lent et complexe, on constate cependant qu'à partir du Xe siècle les fermes ou hameaux dispersés sont souvent remplacés par des établissements groupés et organisés selon un plan régulier. Des parcelles de taille plus ou moins égale sont alignées le long d'un ou plusieurs axes principaux. Le seigneur dispose parfois d'une parcelle plus importante, entourée d'un fossé ou d'une enceinte, et sa résidence, suite à la conquête normande, fut souvent transformée en château à motte et basse-cour, comme en Normandie.

Une partie des terres du village de type manorial appartient au domaine du seigneur. Ce sont

les terres qu'il exploite lui-même et sur lesquelles les habitants du village sont obligés de travailler un certain nombre de jours par an. Le village est, de plus, entouré de grandes parcelles non clôturées destinées au labour, et dont chaque champ est morcelé en bandes étroites que se partagent les villageois. Des pâturages communaux et des forêts pour le bois de construction et de chauffage complètent également l'agencement de la cité.

L'habitat rural de l'Angleterre normande est constitué de poteaux en bois alignés dont les interstices sont comblés par de l'argile. La toiture est en chaume ; les maisons mesurent environ dix mètres de long pour six mètres de large et comprennent une pièce unique avec foyer central, où se déroulent toutes les activités domestiques.

En somme, rien de bien différent avec les maisons paysannes normandes, à l'opposé des résidences seigneuriales qui ont évolué après le passage de Guillaume le Conquérant.

Les citadins travaillent près de leur logement, souvent situé dans le même bâtiment, dont l'étage sert d'habitation et dont le rez-de-chaussée sert de stockage ou d'atelier commercial. On trouve rassemblés dans les mêmes quartiers des artisans ou des groupes de métiers comme ceux qui travaillent le textile ou le métal, par exemple, et dont la mémoire a été conservée dans le nom des rues.

Les années qui suivirent la conquête virent Guillaume s'atteler à la réforme de l'Église anglaise ; ainsi Lanfranc remplaça successivement les évêques et archevêques pour ne laisser qu'un

seul des quinze évêchés aux mains d'un prélat indigène ! L'organisation est devenue une hiérarchie rigide plaçant tous les évêques sous la fêrule de Canterbury, et Lanfranc élimina également bon nombre de saints celtes et anglais du calendrier ecclésiastique.

Guillaume considérait à l'époque, comme beaucoup d'autres rois, qu'il tenait son pouvoir de la faveur divine et traitait donc les évêques de la même façon que ses barons, en utilisant l'Église pour imposer sa volonté.

Depuis quelques années déjà, ce n'est plus le cas et un affaiblissement du pouvoir royal et de son caractère sacré amène l'Église à se tourner davantage vers la papauté comme source de l'autorité suprême.

L'Angleterre garde de cette période la fondation de nouveaux établissements monastiques, placés sous l'autorité d'abbés français, telle celle de l'abbaye de Battle. Cette véritable renaissance du monachisme est due au fait que les barons qui se sont enrichis grâce à leurs nouveaux domaines tinrent à apaiser leur conscience en faisant des dons. Battle, elle, fondée par Guillaume le Conquérant, est née de l'expiation des carnages de la bataille d'Hastings. La situation de ces nouveaux établissements, en ville ou à proximité des châteaux des barons, souligne le rapport étroit entre autorité religieuse et pouvoir séculier.

Apparaissent alors de nouveaux ordres comme les chanoines suivant la règle de Saint Augustin ou les moines cisterciens. Ces derniers

rejetent les choses du monde et préconisent un dévouement à Dieu plus profond que celui que l'on peut rencontrer dans les établissements bénédictins. Ils insistent sur les vertus de la contemplation, de la prière et du travail manuel, et choisissent des endroits isolés, comme dans le nord du Yorkshire, pour fonder leurs abbayes.

L'Angleterre normande constitue une formidable manne providentielle pour les barons du Cotentin et du Bessin qui, de part et d'autre de la Manche, possèdent d'innombrables biens. Henri 1<sup>er</sup> les avait confirmés dans leurs possessions grâce à un règne de stabilité. Étienne de Blois a peiné jusqu'ici pour conserver la légitimité d'un titre qui ne lui appartient pas.

Quelle conséquence pour tous ces nantis de Normandie si l'*Emperesse* atteint le but suprême qu'elle s'est fixé et dont elle semble enfin, à ce jour, détenir la clef ?

Durant la captivité d'Etienne, ses plus farouches partisans offrent le royaume d'Angleterre et le duché de Normandie à Thibault, comte de Blois et de Champagne, frère aîné du roi d'Angleterre ; mais celui-ci le refuse et exige en contrepartie la ville de Tours. Dans le duché, où l'opinion évolue en faveur de Mathilde, on souhaite une situation claire et sans violence qui se soumette, bon gré, mal gré, au couple Plantagenêt.

L'*Emperesse* semble grisée et rédige des chartes en faveur de ses meilleurs supporters, tandis que les Angevins, qui se réjouissent des récents événements, s'inquiètent néanmoins de la captivité d'Étienne.

J'avoue ne pas reconnaître la Mathilde pleine de douceurs et de charmes qui a envoûté mon cœur et qui ne cadre pas avec les méthodes déloyales pratiquées aujourd'hui à l'encontre de celui qui fit preuve naguère envers elle des égards les plus nobles dans un contexte dont il aurait pu tirer le plus grand bénéfice.

Lors du concile du 8 avril 1141, le légat, frère d'Étienne, évêque de Winchester et homme le plus considérable d'Angleterre, prononce les paroles suivantes : « Je déclare Mathilde, fille de Henri 1<sup>er</sup>, souveraine, dame d'Angleterre et de Normandie » !

Mais que l'*Emperesse* ne se réjouisse pas trop vite car ces paroles ménagent, en fait, l'avenir. En effet, cette reconnaissance solennelle engage beaucoup moins le clergé anglais et tous les assistants, à l'égard de la prétendante, qu'un couronnement accompagné d'une onction.

Quoi qu'il en soit, en dépit de quelques incidents, telle l'audace d'une députation de bourgeois de Londres venue intercéder en faveur du roi Étienne, Mathilde triomphe et, en juin 1141, elle groupe assez de partisans pour se considérer reine d'Angleterre, car rares sont les récalcitrants qui ne lui reconnaissent pas le titre de « Dame d'Angleterre ».

Nuance pourtant non négligeable...

L'*Emperesse* tient sa cour à Oxford et garde auprès d'elle Robert de Gloucester et son oncle, le roi David d'Écosse.

Je n'entends plus alors parler d'elle ; et elle ne me confie plus aucune mission, alors que, depuis deux ans maintenant, il ne se passait guère un mois sans qu'elle ne fît appel à mes services. Je suis désespéré et je vis très mal cette situation dont aucune prémisse ne peut venir justifier une telle attitude. Je n'ai pas encore le recul qui peut tenter de venir atténuer le déchirement de ma burlesque et pathétique désillusion.

J'entends d'ailleurs dire que son orgueil supporterait très mal l'affront que lui ont fait subir les députés qui ont eu l'audace d'intercéder en faveur du roi Étienne. En serait-elle déjà arrivée, avant même d'exercer le pouvoir, à n'être plus apte à supporter la moindre contestation ?

Un ralliement opportun vient soudain ajouter du poids au camp de ses partisans. Constatant que le roi est captif, Geoffroy de Mandeville - seigneur du Bessin et du Cotentin, vassal de l'évêque de Bayeux - et partisan d'Étienne qui l'a récompensé par des largesses en 1140, n'hésite pas à lui rendre hommage. L'*Emperesse* voit là l'homme fort qui peut servir ses desseins car celui-ci, comte d'Essex, est également connétable de la tour de Londres et peut ainsi largement surveiller la capitale.

L'*Emperesse* jubile. Elle s'entoure de toute la pompe royale et entre, triomphante, dans toutes les villes qui jalonnent sa route vers Londres, où elle achève de se perdre dans l'opinion des Anglais, par la magnificence de sa marche et par l'air de mépris qu'elle affecte envers le peuple. Je suis atterré de savoir à quelles indignités elle se serait abaissée pour accabler la famille de son royal prisonnier...

Le 24 juin, elle pénètre dans la capitale londonienne pour se faire légitimer selon la coutume et où, inconsciente, elle imagine un triomphe - alors que l'Est du royaume et le Kent demeurent fidèles à Étienne, sans parler du centre du pays qui n'est qu'un champ de batailles livré aux adversaires des deux camps. Courageuse, l'habile enjôleuse peut trouver là l'unique occasion de se concilier son

peuple, tout comme l'irréductible arrogante peut entrevoir l'opportunité de se venger des députés qui ne l'ont pas soutenue...

Et, hélas, c'est trop demander à la dédaigneuse souveraine qu'elle est devenue !

N'ayant guère le choix, les bourgeois de Londres admettent la « Dame d'Angleterre » dans leurs murs. Mais, à peine installée, elle se comporte en despote en exigeant d'eux de grosses sommes d'argent et en leur appliquant des taxes onéreuses, tout en refusant de reconnaître les franchises auxquelles ils sont si profondément attachés. En un rien de temps, elle accumule les maladroites et les contraintes que lui dicte sa puérile vengeance. Jusqu'à ce jour où, semblant maîtriser la situation auprès des bourgeois qui cèdent et implorent sa clémence, l'*Emperesse*, à court d'argent, se voit contrainte de confisquer les biens d'Église !

Peut-elle alors ignorer que, seul, le clergé est habilité à sacrer un souverain ?...

Les Londoniens, souffrant de cette situation d'anarchie qui les désespère, ne tardent pas à se ressaisir et à s'organiser. La révolte gronde car les citadins, avides de liberté et d'indépendance, ne peuvent tolérer que l'*Emperesse* les soumette autoritairement.

A Westminster, alors qu'elle assiste à un banquet où elle rayonne par sa beauté et le faste de sa fascinante personnalité, les cloches de Londres se mettent soudain à tintinnabuler : c'est le signal de la révolte !

Les citoyens sortent de toute part et s'arment pour chasser celle qui n'a pas imaginé un seul instant que son esprit cinglant et son air méprisant pourraient être un sérieux obstacle à la réalisation de sa folle ambition. En peu de temps, c'est la fuite autour de l'*Emperesse* qui, abandonnée de tous et alarmée par les dangers la menaçant, n'a pas le temps de réunir ses bagages pour adopter la seule alternative s'offrant à elle : s'enfuir à cheval vers Oxford, accompagnée de ses seuls fidèles, Robert de

Gloucester et le roi David d'Écosse... suivis dans leur course par Geoffroy de Mandeville !

L'histoire faillit bégayer car, au même moment, les Londoniens accueillent la reine Mahaut, épouse d'Étienne, qui, accompagnée de Guillaume d'Ypres, pénètre dans la capitale par le sud tandis que les fuyards s'esquivent par le nord-ouest...

On assiste en peu de temps à un renversement de situation, devenant carrément cocasse lorsque Geoffroy de Mandeville n'hésite pas à changer de camp !

Et ce qui devait arriver, arriva : Henri, le légat, évêque de Winchester, se retourne contre l'*Emperesse* dont il désapprouve la politique à l'égard des biens d'Église, et lève la sentence d'excommunication à l'encontre des partisans de son frère retenu en captivité. L'*Emperesse*, qui sait l'importance d'une telle décision, veut alors lui demander des comptes.

Mais ce dernier s'enfuit...

En juillet 1141, elle tente alors de faire le siège de sa résidence, à Winchester, accompagnée de Robert et Milon de Gloucester, ainsi que de son oncle David. Mais les choses ne se passent pas comme prévues, et elle doit subir l'avalanche des forces adverses menées par Guillaume d'Ypres et... Geoffroy de Mandeville. L'*Emperesse* résiste pendant six semaines, tentant même d'occuper le palais épiscopal, mais le légat se venge en ordonnant l'incendie d'une partie de la ville, réduisant en cendres le palais construit par Guillaume le Conquérant.

La situation est désespérée, la ville ravagée, et Robert, qui veut à tout prix sauver sa sœur, couvre sa retraite ; il tente de tromper l'ennemi en prenant la direction opposée à la retraite éperdue qu'elle mène avec succès, à force de courage et d'énergie, devant la garnison de la ville et les troupes adverses.

L'armée de Mahaut met celle des Angevins en déroute, et Robert de Gloucester est fait prisonnier. Mathilde est sauvée et a démontré, dans cette épreuve, une incroyable bravoure qui a soulevé l'admiration de ses proches.

Robert est alors présenté à la reine Mahaut, venant dans Westminster pour rendre grâce à Dieu de la victoire. Ne craint-il pas à cet instant une vengeance des insultes de l'*Emperesse* ainsi qu'un traitement à la mesure de ceux infligés à Étienne ? Mais aussi sage dans la prospérité que sensible dans l'adversité, cette princesse se contente de l'envoyer dans une place sûre, envisageant sagement ce prisonnier comme un otage que la Providence mettait dans ses mains pour la délivrance de son époux...

Et en effet, quelques jours plus tard, le 1<sup>er</sup> novembre, Étienne est libéré, suivi, deux jours après, de Robert de Gloucester.

Robert s'est pourtant longtemps opposé à cet échange car il pensait qu'il porterait préjudice au parti angevin. En effet, les partisans d'Étienne avaient mis la main sur des seigneurs importants du parti angevin dont ils espéraient une forte rançon et pour lesquels Robert désirait une libération groupée avec lui-même, en échange du seul Étienne. Je suis bien

placé pour en témoigner, car Onfroy de Bohon faisait partie de ces barons que le camp adverse comptait bien monnayer à leur juste valeur... La reine Mahaut s'est, bien sûr, refusée à un tel marchandage et Robert, dont la captivité s'est prolongée, a dû finalement céder.

Robert était à l'*Emperesse* de la plus grande utilité. Pour traiter de sa liberté, il fallut qu'elle rabattît de sa fierté, et s'abaissât à traiter avec l'épouse d'Étienne, qui aimait tendrement son mari ; toutes deux enfin durent se rapprocher et conclurent un traité d'échange pour ces prisonniers, qui offrait toutes les garanties avec un sens aigu de l'équité selon le code de l'honneur féodal en usage.

Étienne a été retenu prisonnier à Bristol pendant huit mois et demi alors que Robert n'a subi que six semaines de détention, mais l'*Emperesse*, ayant perdu son titre de « Dame d'Angleterre », n'est plus qu'une prétendante assez méprisable pour le camp adverse, contrainte de descendre du trône où elle s'était maladroitement assise et sur lequel elle aura beaucoup de mal à remonter !

Le 7 décembre 1141, au concile de Westminster, l'évêque Henri relate les faits qui ont marqué ces derniers mois, et tire les conclusions qui s'imposent.

Il excommunie les partisans de Mathilde et réhabilite Étienne, qui retrouve la plus grande partie de son royaume, mais avec une autorité très ébranlée aux yeux de la noblesse. Néanmoins l'année s'achève bien pour lui puisqu'il renforce sa popularité et qu'il est couronné lors des fêtes de Noël.

D'un commun accord, une trêve est observée entre les deux adversaires, de Noël 1141 au début du carême 1142, mais l'*Emperesse*, en son for intérieur, très déçue des événements, n'accepte pas la situation et attend le printemps...

Au mois de mars donc, soit après neuf mois et demi de silence absolu, je reçois une missive que je décachette fébrilement pour en avoir reconnu de suite l'écriture... La plume d'oie, qui fut l'agent épistolaire des états d'âme de la délicate et

prévenante signataire, couvre le parchemin des plus touchantes justifications que ma raison réclamait ! Mathilde ne m'a pas oublié et son charme opère encore. La preuve, je n'attends pas le lendemain pour rendre visite à son mari, Geoffroy, auprès de qui elle me demande de me montrer persuasif dans mes arguments pour le convaincre d'entreprendre la conquête de l'Angleterre...

Rien n'y fait, pas plus moi que tous ceux qui me succèdent dans cette délicate et impossible mission pour laquelle Geoffroy, qui poursuit ses succès en Normandie, n'est pas disposé à lâcher la proie pour l'ombre !

Mais Mathilde est têtue et ne lâche pas comme cela une ambition qui lui semble légitime. Au mois de juin, elle délègue le persuasif Robert de Gloucester, en personne, vers son mari récalcitrant. Il débarque en Normandie le 14 juin, et Geoffroy, qui le reçoit à Caen, lui démontre, peut-être avec des mots différents mais avec le même résultat, l'impossibilité pour lui d'abandonner la Normandie qu'il n'a pas complètement conquise.

Je ne pense pas m'être déconsidéré aux yeux de Mathilde car Robert, de retour en Angleterre, a pu lui expliquer toute la sagesse de Geoffroy, qui, à l'incertitude d'une entreprise à haut risque, a préféré marquer son attachement à la conquête de la Normandie, dont il ne conduit d'ailleurs pas le destin en son nom, mais en celui de sa femme et de son fils. Robert a suffisamment d'aura auprès d'elle pour m'éviter la honte d'une mission qui, dans un premier temps, m'avait passablement meurtri.

Les choses restent donc en l'état et, comme souvent dans ces cas de conflit larvé, la faiblesse des adversaires profite à ceux qui ne se privent pas d'exploiter l'instabilité de la situation.

La faiblesse d'Étienne et l'absence d'un vrai gouvernement justifient alors l'indépendance de quelques grands vassaux.

Mais la trahison des plus influents pousse les deux protagonistes à se ménager des alliances, dont ils pourraient devenir un jour les otages...



Des travaux d'endiguement ont été entrepris dans la région de Carentan. Des marécages, les *Noues*, ont été conquis sur la mer et d'anciennes salines ont été transformées en prairies, appelées *Hogues*. Ces vastes étendues spongieuses et fangeuses sont le sombre miroir reflétant l'éclat changeant du ciel ; elles sont le domaine des brouillards, protégé par une armée de roseaux verts exposés au vol rasant du busard ou à l'attaque foudroyante du faucon pèlerin.

La baie de l'Aure, le château d'Isigny et le golfe de la Vire ont été aménagés pour servir de base de départ aux rebelles angevins vers l'île de Wight, et pour renforcer l'aile droite du connétable du Hommet et du sénéchal Onfroy III de Bohon. Enfin, n'oublions pas que c'est le Col du Cotentin qui a permis, pour l'avoir organisée, la résistance contre Étienne.

Tout cela n'a été possible qu'avec l'accord de l'évêque de Bayeux, Richard II de Kent.

Or, en cette année 1142, la mort du prélat plonge tout à coup les siens dans la consternation ; Robert de Gloucester perd un fils aimé et le couple Plantagenêt un allié précieux qui, fort de ses cent vingt fiefs de chevaliers, n'a cessé de soutenir le comte d'Anjou, en exerçant une influence déterminante sur ses vassaux, et a permis une stabilité en Normandie dont Mathilde a largement bénéficié.

Qui va succéder à Richard II ?

La question est d'une importance capitale pour le camp angevin car la situation de Mathilde est assez désespérée après le couronnement d'Étienne qui, seul, est habilité à désigner le nouvel évêque de Bayeux.

Il va sans dire qu'un tel choix risque de changer radicalement les alliances dans la région... et de remettre en jeu de nombreux intérêts personnels !

Étienne ne tarde pas à se prononcer et nomme quelqu'un de son entourage à l'évêché de Bayeux : ce sera Philippe de Harcourt, né à Harcourt près de Brionne, membre de cette grande famille de la Normandie moyenne qui a déjà fourni d'illustres fils de part et d'autre de la Manche, et qui éprouve une véritable vénération pour le roi d'Angleterre.

L'évènement est si grave qu'il justifie le voyage de Mathilde en Normandie. Elle vient s'entretenir avec son époux et Robert de Gloucester, qui séjourne alors dans son château de Creully, pour mettre au point la meilleure attitude à adopter vis-à-vis du nouveau prélat. Tant d'intérêts sont à

défendre pour soutenir la reconquête de la Normandie, entreprise par Geoffroy Plantagenêt, que tout doit être mis en œuvre pour gêner au maximum le nouveau partisan d'Étienne.

C'est à cette occasion que je revois Mathilde.

Notre dernière entrevue remontait au printemps de l'année 1139, et elle me semble encore plus belle qu'à l'accoutumée. Drapée dans sa gonelle (1) de samit rehaussé de fils d'or, le port altier de son élégant visage prend tout l'éclat de son rayonnement au contact de son large col doublé de petit gris (2). Je la trouve sereine malgré les événements qui ne tournent franchement pas en sa faveur, et les propos qu'elle me tient en disent long sur la ténacité qui continue de l'habiter, même si je crois comprendre que son combat porte dorénavant presque exclusivement sur la Normandie.

Je l'assure de mon dévouement total et sincère à la cause de Geoffroy Plantagenêt.

La stratégie adoptée par le couple s'avère rapidement payante car la puissance angevine est telle dans le Bessin que le nouveau prélat ne peut prendre possession de son évêché ! En compensation, Étienne lui offre la possibilité de siéger à son conseil avant d'en faire son propre chancelier. Mais n'est-ce pas là reconnaître implicitement la domination et les succès militaires des partisans de Geoffroy en Normandie ?

(1) Sorte de tunique

(2) Fourrure de l'écureuil

A cela Étienne et ses fidèles répondent que c'est savoir temporiser intelligemment tout en démontrant que Philippe de Harcourt a toutes les capacités pour siéger à la cour d'Angleterre...

Néanmoins, le nouvel évêque de Bayeux n'entend pas se satisfaire de la situation présente ; il s'adresse au pape, soutenu par Hugues, l'archevêque de Rouen, pour récupérer les fiefs et les domaines de son évêché dont il est injustement spolié.

Astucieuse manœuvre qui ne dit pas son nom et qui est avant tout un soutien politique à Étienne, par qui les deux hommes d'église espèrent ainsi récupérer l'évêché dans son intégralité avant de désarticuler les moyens de défense dont disposent les Angevins dans le Col du Cotentin et le Bessin !

Des mesures d'excommunication sont même portées contre les détenteurs des biens ecclésiastiques, dont Richard du Hommet et Philippe de Colombières sont les premiers visés.

La stratégie des ducs en Cotentin passe par Carentan. Geoffroy Plantagenêt l'avait bien compris, lui aussi.

Les amis du défunt vicomte de Saint Sauveur avaient élevé des fortifications à Auvers et Carentan, dont la surveillance contraignait le connétable du Hommet et le sénéchal Onfroy III de Bohon à occuper les hauteurs des îles qui s'échelonnent de Brevands à Montmartin-en-Graignes.

Or, en cette fin d'année 1142, les forces de Geoffroy passent à l'attaque contre Carentan qui, en l'absence de Philippe de Harcourt resté en Angleterre, laisse libre la voie romaine qui va de Bayeux à Saint-Côme-du-Mont. Les Angevins vont en tirer parti par le Vey de Rupalley, et en utilisant le petit Vey sur la Vire, entre Isigny et Carentan.

Les fortifications sont enfin ôtées, à la grande satisfaction de ceux qui, comme moi, étaient chargés depuis quelques années déjà de la surveillance du pourtour du marais inondé de la Taute.

Soudain Ranulfe de Briquessart change une nouvelle fois de camp, et rejoint les partisans du roi Étienne... Des expéditions punitives sont aussitôt ordonnées contre les châteaux de Trévières et de Briquessart, qui sont très vite anéantis. Étienne tire intelligemment parti de la situation et offre, outre-Manche, à Ranulfe des compensations qui vont bien au-delà de ses dommages ; il lui offre notamment le château et la ville de Lincoln, proche du Wash, qui côtoie de près les biens des Hommet, Bohon et autre Suhart d'Isigny... qui ne sont plus à l'abri d'un pillage intempestif !

Il n'en demeure pas moins que, pendant ce temps, les excommuniés normands parviennent à conserver dans le Bessin les fiefs ou les biens de l'évêché qu'ils occupent...

Outre-Manche, les forces en présence sont les suivantes : Mathilde bénéficie de l'ouest et du sud de l'Angleterre, du pays de Galles, d'Hereford, d'Oxford, de Salisbury, du Dorset, du Devon, de la Cornouaille, ainsi que de l'évêché d'Ely. Étienne, lui, tient le nord de son royaume, le bassin de Londres, le Palatinat de Durham, les comtés d'York, de Richmond, de Lincoln, de Derby, de Bedford, de Buckingham, de Norfolk, d'Hereford et d'Arundel. Entre ces deux blocs, les comtes de Chester, de Leicester et de Warwick jouissent d'une quasi-indépendance, tout en se montrant favorables au roi.

C'est Étienne qui relance les hostilités en assiégeant Oxford, lieu de résidence de Mathilde, dont il coupe les communications et occupe

plusieurs carrefours importants. Mathilde est contrainte de s'enfuir après avoir subi un éprouvant siège de trois mois au terme duquel l'épreuve de la famine lui a été fatale. Ce n'est pas la première fois qu'elle se trouve confrontée à ce genre de situation, mais jamais pourtant elle n'aura été plus dramatique. Se comportant alors comme un chevalier émérite, elle rejoint ses amis à Wallingford, en traversant silencieusement et dans un froid extrême les postes ennemis.

Le château d'Oxford capitule le 20 décembre 1142, isolant par là même celui de Wallingford qu'il expose alors aux lignes ennemies.

Après ce sombre épisode, Mathilde ne dispose plus pratiquement que du pays de Galles et de la Cornouaille ! Le parti angevin est durement frappé, mais se console avec les succès remportés par Geoffroy en Normandie, dont la notoriété vient d'effectuer une ouverture sans précédent en se faisant accueillir par le clergé et l'évêque Hugues d'Avranches, dans sa ville épiscopale.

Il ne fait plus de doute pour personne qu'il est maintenant le maître incontesté du comté de Mortain, de l'Avranchin, et pratiquement du Cotentin !



Le premier effet direct de l'accroissement des rendements agricoles permet à la famille rurale normande de disposer d'une alimentation plus abondante et moins irrégulière, ce qui a pour conséquence immédiate de la rendre beaucoup moins vulnérable aux maladies.

S'enchaîne alors un cercle vertueux qui permet d'abaisser sensiblement la mortalité infantile et de favoriser l'expansion démographique.

Le seigneur foncier est soudain devenu beaucoup moins exigeant car ses ressources se sont accrues. Il réduit l'exploitation de son domaine, qui exige beaucoup moins de travail et ne nécessite plus le renfort d'une main d'œuvre auxiliaire. C'est ainsi que tendent à disparaître les corvées, compensées par des prestations en nature, et que les tenures deviennent des exploitations autonomes.

Socialement, les liens humains entre les villageois et les chevaliers se distendent tout naturellement puisque le vilain a le sentiment de pousser la charrue pour lui-même, lorsqu'il a

expédié les rares journées de fenaison, de charroi, ou de labour qui lui sont encore réclamées. Désormais la différence sociale la plus nette s'établit maintenant entre les valets – pauvres bougres qui ne possèdent aucune parcelle de liberté individuelle – et les exploitants, alleutiers ou non.

Mais le vrai bouleversement social naît de la libération d'une main d'œuvre inédite, juste conséquence des progrès qui se sont enchaînés en cascade. Par l'amoindrissement des corvées seigneuriales, par l'amélioration du rendement du travail humain, par le perfectionnement du système agricole et grâce à l'abondance nouvelle de la nourriture qui a stimulé la poussée démographique, une importante main d'œuvre peut être désormais employée hors des aires anciennes du labour paysan !

C'est ainsi qu'est apparu et que se répand un nouveau type social : le marchand professionnel.

Véritable aventurier de la route, le négociant de l'époque n'attend pas les clients dans une boutique, mais devance et attise les désirs du seigneur, qui n'envoie plus ses serviteurs quérir au loin des objets exotiques. De cette institution de relations nouvelles entre l'acheteur et le fournisseur se sont en partie mobilisés les trésors des églises et des chambres seigneuriales.

C'est la voie choisie par mon jeune frère, Thibault, devenu véritable spécialiste des vins de Bordeaux et de la Loire. Ses périple marchands le mènent parfois jusqu'à moi, dans l'antre du castel de

Bohon, si riche en fins connaisseurs de ces nobles crus.

De ces transactions nouvelles où la monnaie, de plus en plus abondante, circule beaucoup plus qu'avant et tend à perdre de sa valeur, se profile alors un autre nouveau métier, pour tenir compte de la notion nouvelle du cours des monnaies, celui de changeur.

La société se transforme.

L'effet le plus manifeste est la formation d'un nouveau groupe social, assez différent du monde des campagnes, dont les membres sont désignés par le terme particulier de *bourgeois*.

Ce terme ne désigne en fait que les gens du bourg, en rien séparé du milieu rural car tout le monde est soumis au ban du seigneur de la ville. Toute la nuance vient de la fonction professionnelle du bourgeois, le différenciant notablement du vilain. Pour avoir su profiter des profondes mutations de notre société, il échappe au labeur commun de la terre, et possède un *métier*, cette activité économique spécialisée dont la caractéristique enviée est de laisser un profit direct en deniers...

Richesse qui engendre une fortune beaucoup moins repérable aux exactions du seigneur ! Fortune plus personnelle, en rupture totale avec la terre ancestrale commune au groupe familial !

Le bourg passe pour être le seul endroit où un homme a, par son activité, la chance de s'enrichir rapidement, et introduit dans les esprits les idées de profit, de bénéfice et d'épargne, si étrangères aux ruraux.

Seule, l'Église ne s'émeut pas de cette transformation et regarde sereinement le nouveau riche... dont la mauvaise conscience le pousse très souvent à lui léguer en mourant la plus grosse part de son trésor !

Pendant qu'Étienne et Geoffroy prennent leurs marques respectives, l'archevêque Hugues de Rouen et Philippe de Harcourt tentent de faire réagir Rome contre les Angevins en adressant un courrier au Saint-Père, à la fin du mois d'août 1142. Or ce dernier s'éteint au début du mois de septembre et sa réponse ne parvient en Normandie que le 18 juin 1143... Elle ne modifie en rien la situation de l'Église de Bayeux, Innocent II se contentant d'exprimer « son indignation et sa douleur »...

L'année suivante, de mars à juillet 1143, Robert de Gloucester parvient à conserver Salisbury et sa plaine environnante alors qu'Henri, évêque de Winchester et frère du roi, ne pense qu'à l'en déloger. Mieux même, il parvient à conquérir Wilton et Étienne échappe de peu à la capture.

Après cet important succès – Wilton est une place importante de par sa situation sur la route qui relie Salisbury à Bristol – toute la zone située entre le canal de Bristol et le sud de l'Angleterre passe sous le contrôle de Robert.

La fin de l'année 1143 marque un tournant douloureux dans la vie de Mathilde. Une triste nouvelle l'afflige : la mort de Milon de Gloucester, qui succombe à un accident de chasse.

Qu'était réellement Milon pour l'*Emperesse* ? Son protecteur et son homme de confiance, cela ne fait aucun doute. Plus encore ? Longtemps miné par les surnois sous-entendus de mon entourage, j'ai très mal vécu cette complicité qui semblait les unir tout autant que cette sorte de fascination qu'elle semblait exercer sur son dévoué shérif. Et puis... Mathilde m'a écrit, je l'ai revue, et plus jamais je n'ai osé douter de son innocente sincérité. Pourquoi, lors de notre dernière rencontre aurait-t-elle fait allusion, par de discrètes et sibyllines métaphores, à de telles allégations si ce n'était pour me démontrer sa bonne foi et, par là même, son évident attachement ?

En Normandie, les évènements sont plus favorables à Mathilde qu'en Angleterre, où Geoffroy de Mandeville, après avoir une nouvelle fois changé de camp, meurt d'une flèche égarée ! Pas sûr que le camp angevin déplore un tel « allié »... Par contre, le comte d'Anjou parvient à achever la conquête de la Haute-Normandie, et la chute de Cherbourg permet à la Basse-Normandie de passer en totalité sous la domination du couple Plantagenêt, alors que la peste et la famine font alors d'affreux ravages au sein de la population.

Geoffroy soumet la ville de Rouen, le 19 janvier 1144, et reçoit, le lendemain, dans la

cathédrale, le cercle ducal, l'anneau et l'épée, en présence de l'archevêque de Rouen !

La Normandie vient de se donner un nouveau duc, mais la garnison du château, fidèle à Étienne, résiste avant que la famine ne la contraigne à capituler. Le pape, Célestin II, quant à lui, évite d'intervenir pour résoudre les difficultés rencontrées par l'évêché de Bayeux et permet ainsi à Geoffroy d'achever la conquête de la Normandie sans avoir à se préoccuper du mécontentement des prélats normands.

Seule, la tour de Rouen fait de la résistance ; et Geoffroy ne prend le titre de duc de Normandie qu'à la reddition de la forteresse, trois mois plus tard, le 23 avril 1144.

Le comte d'Anjou a habilement manœuvré et s'est assuré progressivement le soutien du clergé normand, partenaire incontournable pour asseoir son triomphe. L'esprit de ce clergé a évolué en fonction des succès remportés par Geoffroy, mais celui-ci a sans doute bénéficié aussi de l'absence en Normandie de son épouse, Mathilde, en se comportant avec une modération qui, il faut bien le reconnaître, fait totalement défaut à l'intransigeante *Emperesse*. Ce fut notamment le cas dans l'épineuse affaire de l'évêché de Bayeux où le nouveau duc eut l'habileté de reconnaître le chancelier du roi Étienne, Philippe de Harcourt, comme évêque de Bayeux...

Tout en sachant que celui-ci ne résiderait pas dans un évêché partiellement occupé par les Angevins...



Au mois de mai 1144, Philippe de Harcourt effectue le voyage de Rome pour solliciter l'appui efficace du nouveau pape, Lucius II, ami et conseiller du roi Étienne.

Le Saint-Siège demande alors aussitôt au nouveau duc de s'engager à renouveler l'enquête de 1133, qui ordonnait la réintégration des biens soustraits à l'évêché de Bayeux.

Geoffroy, habilement, s'empresse d'obéir aux injonctions du pape, comprenant qu'il doit se montrer conciliant à l'égard du très puissant prélat Bayeusain. Il mesure parfaitement que le clergé normand est tout à fait susceptible de se retourner contre lui s'il se confine dans une attitude intransigeante.

Simultanément, et dans le même ordre d'idée qui pousse son habileté diplomatique à ménager les puissances influentes, il rend hommage à son suzerain, le roi de France, Louis VII, et lui cède même Gisors afin de lui prouver sa volonté de paix.

Habile et perspicace, Geoffroy Plantagenêt apparaît comme le continuateur de la politique d'Henri 1<sup>er</sup>.

Grâce à lui, la Normandie conserve ses institutions particulières, son administration fiscale, sa justice et les organes du gouvernement local. Il rétablit l'ordre dans notre province, ce qui n'est pas une mince affaire, et il est reçu avec déférence et solennité par les principaux prélats normands dans leurs églises respectives. Il juge même opportun de ne pas transférer en Normandie des coutumes ou institutions d'origine angevine, ce qui prouve sa prudence et sa largeur d'esprit. Ainsi le « droit non écrit, qui s'est introduit par un tacite consentement du souverain et du peuple, pour avoir été observé pendant un temps considérable » subsiste. Cette coutume de Normandie que Guillaume le Conquérant sut imposer en Angleterre et que les Normands, au fur et à mesure de leurs invasions, exportent comme leur conception du droit.

La coutume de Normandie ne règle pas seulement les usages de droit rural, mais traite également de la condition de la femme mariée, des successions et testaments, des donations et partages, des limites de propriété et bien d'autres encore. Apparue comme telle au début du Xe siècle, la Normandie s'est dotée, par ses puissants ducs, de remarquables institutions publiques en avance de plus d'un siècle sur celles du domaine royal. La coutume la plus pittoresque reste sans doute la simple *clameur de Haro*, dont même le puissant Guillaume le Conquérant ne put échapper à la

procédure. L'Histoire rapporte qu'un pauvre homme de la ville de Caen interrompit, en vertu d'un *Haro*, la pompe funèbre du duc-roi qui lui avait usurpé un champ de terre ! Se dressant sur une pierre au moment où le cortège entrait dans l'église Saint-Étienne, il put expliquer que la terre choisie pour enterrer Guillaume était l'emplacement de la maison de son père et il réclama le terrain en revendiquant sa possession. Hé bien, justice fut rendue par application de la Coutume, et Asselin – c'était son nom –, reçut le prix de son champ, tandis que Guillaume le Conquérant put être enterré dignement... après, tout de même, avoir connu un incendie et les désagréments consécutifs aux dimensions restreintes de son sarcophage inadapté !

Je vis avec passion ces années que le nouveau duc nous fait partager au plus près des arcanes du pouvoir car il est l'ami d'Alexandre et Enjurer de Bohon, dont il ne manque jamais de s'entourer au cours de ses voyages en Normandie. Mais je n'ose plus prononcer le nom de Mathilde, dont la seule évocation, même mentale, semble trahir mes sentiments...

Avec une implacable énergie, Philippe de Harcourt, évêque de Bayeux de 1142 à 1163, s'applique à faire rentrer tous les biens, droits et honneurs qui lui ont été injustement ôtés pendant la fureur des guerres, même si le cas de la baie de l'Aure, occupée par les Suhart pour le compte de Robert de Gloucester, resté en Angleterre, est beaucoup plus compliqué à résoudre ; celui-ci tenant particulièrement aux châteaux de Monfréville et

d'Isigny. Sur les conseils du pape Lucius II, il se résigne enfin à prendre possession de son évêché au cours du second semestre 1144 !

En 1145, il se tourne une fois de plus vers le Saint-Siège, occupé désormais par le nouveau pape, Eugène III, « pour forcer Robert de Caen, comte de Gloucester, à rendre les fiefs et les domaines de l'Église de Bayeux, qu'il détient contre toute justice ». Robert, évasif, parvient à gagner encore un peu de temps car il pense que le fils de Mathilde va, sous peu, devenir un adolescent et qu'il lui faut ménager son avenir...

Talonné par les évêques de Worcester et de Bath, mandatés par le pape, Robert va obtempérer, en septembre 1146, aux ordres du Saint-Siège et signer, en présence de Mathilde, un accord avec Philippe de Harcourt au sujet de certains fiefs et domaines que cet évêque ne cesse de revendiquer.

Il y est question du fief Suhart et du fief Malfilâtre, représentant quinze fiefs au total.

L'année 1145 est très favorable à Étienne qui parvient à couper les communications de Mathilde entre la vallée de la Tamise et la région de Gloucester, région clef dans le sud de l'Angleterre, puis par un enchaînement de victoires démoralisant ses adversaires.

Il faut dire que les Angevins ont bien du mal à se remettre du changement de camp du fils aîné de... Robert de Gloucester !

Au début de l'année 1147, Henri Plantagenêt, adolescent de quatorze ans, fils de Mathilde, montre des preuves évidentes de sa valeur en osant débarquer en Angleterre. Son expédition, menée à l'insu de ses parents, mais suggérée par les seigneurs du Bessin aux rangs desquels domine le connétable du Hommet, attire l'attention sur ses exceptionnelles qualités. Tout près de prendre Cricklade, l'aventure s'achève néanmoins sans gloire. Grâce à lui, en tout cas, les Angevins reprennent espoir, et Robert de Gloucester se demande alors si les bases de la baie des Veys ne seront pas utiles un jour à cet audacieux

jeune homme, petit-fils d'Henri 1<sup>er</sup>. C'est pourquoi, en dépit de ses récents engagements, Robert décide de conserver le fief Suhart, qui lui assure le contrôle de la baie de la Vire et de la baie de l'Aure !

Le pape est furieux.

Quand il apprend que Robert de Gloucester n'a pas tenu ses engagements, souscrits en septembre de l'année précédente, il le menace d'excommunication s'il n'honore pas sa parole dans un délai de quarante jours. Barons et tenanciers n'hésitent plus à occuper fiefs et domaines de l'évêché de Bayeux, bravant les ordres du duc et risquant de s'attirer les foudres de l'évêque et du pape.

La situation est tellement confuse dans le Bessin et le Cotentin que le duc de Normandie est obligé d'intervenir afin de calmer l'ardeur de ses propres partisans. Il leur enjoint de restituer à l'Église de Bayeux tous les biens dont elle jouissait au temps d'Odon de Conteville, conformément à la fameuse enquête de 1133 ! Soutenir l'évêque de Bayeux contre des vassaux indisciplinés et tout dévoués à la cause angevine apparut en fait la seule alternative plausible... tant que le jeune Henri Plantagenêt n'avait pas encore l'âge ni les moyens de préparer une nouvelle expédition outre-Manche !

Rien n'y fera...

C'est une lettre du pape, en date du 26 juillet 1147, qui est à l'origine du retour au calme. Elle contraint Geoffroy à intervenir de nouveau et, cette fois, les seigneurs de la baie des Veys cessent toute rébellion. « Tous les usurpateurs furent contraints de

rendre à l'évêché, non seulement les domaines usurpés, mais aussi les revenus dont ils bénéficiaient indûment depuis des années ».

Le 31 octobre 1147 survient alors un évènement inattendu, qui va provoquer une grande confusion dans le Col du Cotentin : le décès de Robert de Gloucester !

Pour Mathilde, c'est un nouveau coup dur dont elle ne parviendra pas à se remettre.

Robert, c'était, en plus du demi-frère adulé, le chef militaire réputé sur lequel elle pouvait compter et sans lequel elle n'aurait sans doute pas pu partir à l'assaut du trône usurpé qu'elle n'a pas su légitimer. Robert de Caen, comte de Gloucester, était et restera une des personnalités les plus brillantes de Normandie, dont le défaut de naissance l'a privé d'un destin exceptionnel. Cultivé, intelligent, généreux, fidèle et intègre (exception faite de l'abandon du camp d'Étienne), il a toujours agi avec tempérance et courage sans jamais faire preuve de la moindre cruauté. Il avait, en outre, un grand sens de la géostratégie, et son habileté le rendait prudent ou hardi.

Mathilde décide alors de rejoindre son fils, qui séjourne en Normandie depuis 1146, et se retire à Rouen, au prieuré Sainte-Marie du pré, dit aussi *Bonne Nouvelle*.

Elle va passer dévotement le reste de ses jours à faire le bien, comblant de ses bienfaits les monastères normands, parmi lesquels l'abbaye du Vœu de Cherbourg, qu'elle dotera richement après

l'avoir fondée deux ans plus tôt suite aux conditions périlleuses qu'elle connut au cours d'une traversée de la Manche et où, en danger de naufrage, elle avait promis d'élever un monastère à l'endroit où elle accosta. Mais le monastère du Bec-Hellouin est, entre tous, l'objet de ses bienveillantes attentions et de ses générosités, ne laissant à personne le soin d'en choisir et d'en nommer les abbés. Sans doute entend-elle ainsi rendre hommage à la mémoire de Saint Anselme qui l'avait pour ainsi dire bercée, et s'acquitter d'un devoir filial en honorant des lieux toujours chargés de son empreinte. Le prieuré de Sainte-Marie, où elle se retire, est situé sur la rive gauche de la Seine en face de Rouen, et est desservi par des religieux détachés de la grande maison qui en suivent la règle. Guillaume le Conquérant et sa femme en avaient posé les premières pierres et, dès l'année 1090, le prieuré avait acquis une notable importance puisque Robert Courte Heuze, pendant qu'une guerre fratricide faisait couler le sang dans les rues de Rouen, était venu demander asile à la basilique Notre-Dame. Le mur d'enceinte et le cloître sont dus à Henri 1<sup>er</sup>, père de Mathilde, qui avait fait construire, à proximité des bâtiments conventuels, un logis particulier où il résidait par intermittence. Lorsqu'il mourut, en 1135, c'est là que ses entrailles furent déposées.

Tous ces souvenirs parlent au cœur et à l'imagination de Mathilde.

Cette période est la plus belle partie de ma vie ; celle où mes sentiments ont enfin trouvé le terrain propice à leur expression. De la rudesse

d'une mission aux âpres contacts, je passe soudain à l'épanchement suave de sentiments aguerris. De la vallée de la Taute, j'aboutis à la capitale du duché normand, et le seul émoi que mon cœur ait exclusivement admis est maintenant à portée de sentiment !

Le chemin ardu et épineux, emprunté par l'*Emperesse*, a sans doute déroulé l'humilité et la simplicité contenues chez Mathilde. Au crépuscule d'une ambition contrariée, seule la femme à la beauté légendaire et aux qualités de cœur révélées triomphe d'un parcours abscons. Elle réintègre une région qu'elle n'aurait peut-être jamais dû quitter et où son destin aurait peut-être pu trouver les limites raisonnables au bonheur qu'elle envisage désormais autrement.

Mon frère, Thibault, installé définitivement à Rouen n'est pas étranger à mon expatriation, mais jamais je n'aurais franchi le pas sans cette inoubliable entrevue du 4 avril 1148, au cours de laquelle Mathilde m'a accueilli au delà de ce que mes rêves les plus fous avaient osé imaginer !

Ma mutation au sein de la cour du duc n'a pas traîné, et je partage maintenant ma vie entre le palais ducal et le prieuré *Bonne Nouvelle*.

Le bien nommé...



Quelques semaines auparavant, j'avais reçu une lettre de ma nièce, Rachel, m'exprimant toute sa joie d'avoir accouché d'un adorable petit Romuald.

Rachel a toujours occupé une place privilégiée dans mes relations familiales, auxquelles elle a su redonner l'affection et la tendresse dont m'a privé mon orgueilleux frère cadet.

Elle venait d'échapper à ce fléau que représente, faute de soins efficaces, la mortalité des femmes en couches.

Selon une vieille coutume hébraïque, on estime que la femme qui a accouché reste *impure* durant quarante jours environ. Après ce délai, elle réintègre officiellement l'Église et la communauté des fidèles, ce qui donne lieu à la grande fête des *relevailles*.

J'en étais.

Posés sur des tréteaux, d'immenses panneaux faisaient office de table et occupaient intégralement la grande salle du manoir d'Inglemare, laissant à peine la place pour l'auge en pierre dressée juste à

l'entrée pour se laver les mains. Paons, cygnes et hérissons n'ont pas longtemps honorés nos *tranchoirs* (1), et ont fait le délice de nos palais attisés par la remarquable sélection de vins du bordelais, composée par Thibault. Toute ma famille était représentée et chaque dame ou jeune fille trônait entre deux invités. La famille du seigneur Godefroy, le mari de ma nièce, et les hôtes de marque mangèrent sur une table d'honneur plus haute que celle des autres convives ; à proximité furent disposés des dressoirs sur lesquels se faisait le remplissage des coupes et gobelets, et des bassins à rafraîchir avaient été posés directement sur le sol. Acrobates, baladins et ménestrels ont assuré le succès de ce banquet, qui s'avéra être celui de mon ultime séjour dans le Nord Cotentin

En général la jeune maman allaite son enfant, et souvent très tard, jusque vers trois ans. Malgré tous les soins prodigués au nouveau-né, la mortalité infantile demeure terrifiante car on constate qu'en moyenne un enfant sur trois meurt avant un an et que, seul, un enfant sur deux atteint l'âge de vingt ans !

Jusqu'à sept ans l'enfant reste auprès des femmes qui lui chantent des berceuses et lui racontent des histoires. Au delà, à partir de huit ans, il reçoit les rudiments de la religion et commence à aider ses parents.

(1) Grosses tranches de pain faisant office d'assiettes

Dans l'aristocratie, les mâles apprennent très tôt l'équitation et le métier des armes ; vers quatorze ou quinze ans, ils quittent la maison paternelle pour aller servir comme page ou écuyer chez un seigneur allié, en général plus puissant, et parfaire leur éducation militaire.

Depuis le début du siècle, la femme, jusqu'alors considérée comme mineure et totalement dépendante de l'homme, a commencé à obtenir des droits. C'est dans la vie religieuse, où l'attention se porte vers des figures féminines, que s'est amorcé le changement. On commence à admettre qu'une dame peut gérer une seigneurie pendant l'absence de son mari et, maintenant, elle peut faire hommage pour un fief. Respecter la femme – la femme noble, bien sûr ! – est devenu l'un des impératifs de la morale du preux.

En même temps, s'est élaborée une conception nouvelle des relations entre l'homme et la femme. C'est le temps des troubadours dont le premier d'entre eux se nomme Guillaume d'Aquitaine ; il a répandu dans toute les cours médiévales l'élégance de ses manières et la finesse de l'esprit dans la relation amoureuse. Ainsi sont nés l'amour courtois (l'amour de cour) et la courtoisie.

La réunion de l'Aquitaine à l'Anjou et à la Normandie, quatre ans plus tard, rendra beaucoup plus efficace ces rites amoureux que dans toute autre cour chevaleresque de la France du Nord.

Les littérateurs professionnels s'appliquent à des dissertations sur l'amour et le savoir-vivre de l'homme de cour, qui préparent ce maître livre de la

nouvelle mode - dont des générations d'écrivains subiront l'influence – le traité *De l'art d'aimer dans l'honneur*.

Parallèlement, se répand un nouveau genre littéraire : le roman.

J'en ai profité pour rester quelques jours auprès de ma mère qui se fait vieille et dont la santé chancelante ne lui permet plus aucune activité physique. Depuis le décès de mon père, il y a maintenant six ans, elle se sent abandonnée et paraît totalement détachée d'un domaine pour lequel elle a pourtant tout sacrifié. Il ne reste à demeure que ma dernière sœur, dont le mari n'a pas l'étoffe d'un maître capable de pérenniser ce que mon père a su si bien développer.

J'en ai profité, quand même, pour chasser dans la vaste forêt de Brix, qui couvre le centre de la presqu'île ; et j'ai eu bien du mal à détourner mon palefroi (1) de l'intérêt qu'il prêta aux vifs résidents de l'imposant haras du lieu.

J'en ai aussi profité pour redécouvrir ce qui va me manquer le plus à Rouen : la mer. En dehors de l'indicible bien-être que sa simple présence procure inlassablement, un des avantages d'être près de la mer, qui mugit sur trois cent trente kilomètres de rive rocheuse ou sablonneuse, est qu'il y a toujours assez de sel pour aussi bien conserver la viande que pour préparer les peaux qu'il faut tanner.

(1) Cheval de marche ou de parade

Sans compter les délicieux choux marins qui ne cessent de faire mon délice. Les joncs si agréablement parfumés abondent, ce qui permet de renouveler souvent les herbes du sol de la grande salle du château familial, tout comme la menthe et le piment royal sont aussi d'une odeur agréable et éloignent puces et moustiques.

Entre complies et prime (2), l'air de la mer ne me laissa guère le temps de prolonger mes soirées, et c'est du sommeil du juste que je rejoignais les bras de M., que les moins inventifs et les moins passionnés auront tôt fait de nommer Morphée...

(2) Entre la tombée de la nuit et le lever du jour



La disparition de Robert de Gloucester change quelque peu la donne, tant en Normandie qu'en Angleterre, où son absence ne fait plus peser aucune pression sur la partie adverse, qui en profite pour regagner du terrain.

La situation de l'évêché de Bayeux, si favorable aux Angevins en 1135 - grâce au rôle de Robert, à la souplesse de Richard 1<sup>er</sup> de Douvres et à l'alliance des Hommet - se trouve maintenant inversée. Désormais, l'évêque Philippe, ami du roi Étienne, prend un malin plaisir à faire valoir ses droits avec une autorité tyrannique.

Outre-Manche, les événements tournent à l'avantage du souverain. Celui-ci réduit peu à peu les châteaux de ses adversaires dans le Wiltshire, dans les Costwolds, dans le Dorset, et il contrôle enfin la vallée de la Severn, qui était pour le comte de Gloucester une grande artère de résistance. Néanmoins les partisans de Geoffroy conservent leur autorité sur le Devon, sur le fameux poste avancé de

Wallingford et réussissent des coups de main dans l'est du pays, ainsi qu'à Bedford et à Ipswich.

A partir de là, l'histoire s'arrête !

Enfin, celle que je vous raconte depuis la succession de Guillaume le Conquérant ; celle des périodes troubles et si peu sûres des déchirements agnatiques.

Un nouveau personnage entre en scène, qui va bouleverser le cours de l'histoire. Il s'agit de Henri Plantagenêt, fils aîné de Mathilde et Geoffroy, dont l'entrée en matière l'année précédente avait déjà laissé augurer d'un destin prestigieux.

En cinq ans, il va réaliser ce que sa mère n'a fait qu'effleurer pendant vingt ans. Dans un impressionnant enchaînement d'évènements, il va lui réussir aussi facilement ce que Mathilde a gâché laborieusement...

Âgé de seize ans, il tente une seconde expédition en Angleterre, au printemps 1149. Son oncle David d'Écosse, qui le seconde, le fait chevalier et, partant, lui reconnaît une majorité lui permettant de revendiquer le trône d'Angleterre.

Quelques mois plus tard, au début de l'année 1150, le comte d'Anjou, son père, lui abandonne le duché de Normandie.

A cet instant, le petit-fils d'Henri 1<sup>er</sup> et arrière petit-fils de Guillaume le Conquérant, peut porter le titre d'Henri II Plantagenêt, duc de Normandie !

Fin du premier acte...

Quelques mois plus tard, Geoffroy Plantagenêt décède, à Château-du-Loir, après s'être

baigné dans les eaux glacées d'une rivière. Le jeune duc devient alors comte d'Anjou et du Maine !

Fin du deuxième acte...

Le 18 mai 1152, le jeune Henri épouse, à Poitiers, Aliénor d'Aquitaine, dont le roi de France, Louis VII, vient stupidement de faire annuler son mariage avec celle qui rapporte désormais au nouveau duc de Normandie et d'Anjou le duché d'Aquitaine et de Gascogne, ainsi que le comté de Poitou !

Ensemble les époux possèdent une partie importante de la France occidentale !

Fin du troisième acte...

Mais la dernière scène de cette vertigineuse ascension reste la plus difficile à négocier ; c'est celle qui a fait trébucher sa mère, celle qui lui permettrait de rejoindre Guillaume le Conquérant et Henri 1<sup>er</sup> dans la légende normande : la conquête de la couronne d'Angleterre...



Décédé en 1151, Geoffroy Plantagenêt a été le duc de la Normandie pendant six ans.

Sa beauté naturelle lui valut le surnom de Geoffroy le Bel avant qu'il ne portât à sa coiffure un petit rameau de genêt, lui valant l'appellation de Geoffroy Plantagenêt.

Fils de Foulques V, ses origines angevines ont longtemps représenté une barrière à son intégration normande, mais, en habile et prudent stratège, il sut utiliser les acteurs de son environnement, même quand ceux-ci n'appartenaient pas à son camp.

Son apparent manque d'ambition pour la couronne d'Angleterre ne fut en fait que la sage leçon de ses déboires passés, démontrant toute sa lucidité à déchiffrer les enjeux du pouvoir et à en assimiler la portée politique.

Sans doute avisé des habituels problèmes de succession qui ruinent les familles princières, il avait stipulé dans son testament que son corps devrait rester sans sépulture jusqu'à ce que son fils aîné,

Henri, ait juré de remplir toutes les clauses y figurant !... Conscient de l'ambition de ce dernier et se souvenant des querelles qui l'avaient déjà opposé à son jeune frère, une des volontés du défunt précisait ainsi qu'Henri devait laisser à son cadet le patrimoine propre des Plantagenêt, à savoir l'Anjou, le Maine et la Touraine !

Clause sans effet puisque Henri n'a pas encore accédé au trône d'Angleterre.

Au risque de déflorer l'ultime aventure de notre épopée normande, je ne résiste pas à la tentation de vous dévoiler que le roi d'Angleterre, en 1156, fera alors casser le testament par le pape...

En cette année 1152, le nouveau duc, âgé de dix-neuf ans seulement, est bien décidé à faire valoir ses droits à la couronne d'Angleterre ; il lance un ultimatum au roi d'Angleterre, par lequel il réclame les terres que ce dernier a usurpées en violation de son serment. Étienne lui répond avec dédain et se plaint de la perte de la Normandie, ainsi que de l'hostilité du roi d'Écosse qui occupe le Northumberland. Mais, au fond de lui même, Étienne est saisi par l'exceptionnelle ascension de son adversaire, d'autant plus qu'il sait alors qu'il n'a, pour lui succéder, que son fils Eustache, dont l'incapacité et la brutalité sont redoutées de ses auxiliaires les plus dévoués.

Le 16 janvier 1153, Henri débarque, pour la troisième fois, en Angleterre, à la tête d'une petite armée. Les deux adversaires se font face pendant quelques jours devant le château de Salisbury, puis Étienne bat en retraite vers Londres. Malgré les

quelques succès remportés par le duc de Normandie, la lassitude gagne les deux camps.

Entre alors en ligne de compte un fait assez exceptionnel dans ces situations de conflit : l'estime de l'adversaire !

C'est pourtant bien ce que ressent Étienne qui, frappé par l'audace et l'esprit chevaleresque de son jeune rival, ne peut s'empêcher de le considérer... Les deux partis conçoivent alors le fol espoir d'un accommodement pour éviter au royaume les horreurs de la guerre civile. Autrement dit, de faire passer l'intérêt général avant les privilèges de son propre destin !

Le roi Étienne accepte une entrevue avec le duc Henri et les pourparlers qui en résultent aboutissent à une trêve qui voit Étienne céder devant les conditions intransigeantes du jeune duc. Ce qui a pour effet de mettre Eustache dans une furie noire. Humilié, il braque sa colère contre le conseiller de son père, l'archevêque de Canterbury, auquel il ravage les terres dans un accès de folie incontrôlable. Il tombe alors malade et meurt quelques jours plus tard.

Pendant ce temps là, l'opinion devient de plus en plus favorable à Henri qui, en dépit de la trêve qu'il a souscrite, poursuit ses succès en Angleterre. Il s'empare de Warwick, de Nottingham, de Reading et se rapproche du Wash, en s'emparant de Stamford et de Barnwell.

Les alliés d'Étienne sont vaincus ou réduits à l'impuissance et, à l'automne 1153, la situation n'est plus du tout celle qui existait au début de l'année.

Étienne n'a plus d'appuis ; il est réduit à la défensive et n'entretient plus aucun espoir.

Comment sauver un trône qu'un talentueux rival finira nécessairement par acquérir ? La question n'est plus de savoir s'il peut être encore sauvé mais bien quand aura lieu le passage de témoin !

Étienne, qui considère sans doute qu'il est tentant de voir renaître sur les deux rives de la Manche un empire plus vaste que celui du Conquérant, et qui ne prend en compte que la grandeur du royaume, accepte alors la paix de Wallingford, négociée par l'archevêque de Canterbury. Plus fort encore : pour finir ses jours sur le trône qu'il occupe, le duc de Normandie devient son fils adoptif ! Étienne conserve ainsi sa couronne, qu'Henri II Plantagenêt récupérera à sa mort...

La boucle est pratiquement bouclée pour le fils de Mathilde qui, en l'espace de quatre années décisives, s'est assuré la manne d'un véritable empire.

La cinquième année est celle de la consécration.

En décembre 1153, Étienne et Henri font leur entrée dans Londres, au milieu d'une allégresse générale.

Eustache décédé, Étienne n'avait pas eu à de problème majeur de succession à résoudre avec son second fils, Guillaume, auquel il légua le comté de Boulogne et quelques autres biens patrimoniaux.

Au printemps 1154, le jeune Henri revient sur le continent pour retrouver son épouse, Aliénor, et faire connaissance avec le petit héritier qu'elle vient de lui donner.

C'est à Rouen, qui a pris un essor considérable au temps de Geoffroy, qu'Aliénor rencontre pour la première fois sa belle-mère, Mathilde, qui vient de faire élever un pont de pierre destiné à franchir la basse-Seine de cette ville étonnante, aux multiples facettes. S'étant considérablement agrandie, et afin de protéger les

nombreuses maisons construites en dehors de l'enceinte du IV<sup>e</sup> siècle, une autre muraille d'ailleurs est en cours de construction. Métropole religieuse, capitale politique et administrative, Rouen est également un grand centre commercial qui fait office de carrefour entre le nord et le sud du duché. Elle occupe une place privilégiée pour commercer avec l'Angleterre, vers laquelle elle exporte du vin et reçoit en retour du lard et du fromage anglais. La ville importe également du sel et du poisson en provenance de la côte normande. A côté de ces activités commerciales se développe tout un secteur artisanal, à proximité des rivières : les drapiers, les foulons et les teinturiers sur le Robec et l'Aubette, les tanneurs près de la Renelle. Rouen, c'est aussi cet important centre de culture juive qui, après avoir subi une tragique persécution en l'an 1007, connaît une véritable renaissance depuis le début de ce siècle. Une *yeschivah*, académie talmudique, y a vu le jour et le célèbre docteur Abraham Ezra, qui légifère sur l'enseignement de la Torah, y travaille depuis 1149. La ville, qui s'équipe depuis peu de plusieurs établissements hospitaliers, n'abrite pas de communautés religieuses importantes intra-muros, mais elle est ceinturée d'abbayes et de prieurés bénédictins, dont Jumièges, Saint-Wandrille, Boscherville et le Bec-Hellouin sont les principaux joyaux.

Saint Anselme, dont Mathilde entretient avec dévotion la mémoire, est ce Lombard qui dirigea l'école monastique du Bec au XI<sup>e</sup> siècle, et révolutionna la pensée par la promotion de la raison

au premier rang des facultés de l'âme. Inestimable conquête qui, grâce à la prospérité matérielle, aux plus grandes facilités de circulation et à l'expansion militaire, permit d'accéder à des fragments inconnus de la science et de la philosophie grecque.

Jusqu'alors, la démarche principale de la connaissance était intuitive. Chacun voyait dans l'univers sensible, et dans cet univers en réduction que semblait être l'homme, des images de Dieu, mais des images obscures dont le sens profond ne pouvait se découvrir que difficilement par le déchiffrement progressif de signes multiples. Pour atteindre la science supérieure, celle de Dieu, il importait donc d'interpréter des symboles, de chercher des correspondances, de saisir des harmonies – et l'on voit pourquoi la musique et l'étude des nombres étaient des disciplines essentielles. D'où cette passion pour l'allégorie, pour le commentaire analogique des textes. Mais les livres n'étaient que des signes parmi beaucoup d'autres et, plus que l'étude logique, l'attitude féconde était encore la contemplation, la méditation ascétique dans le silence. Or, dans les nouveaux cercles des gens d'études, s'est formée peu à peu une autre conception du savoir. Non plus sentir, deviner, mais comprendre par la déduction rationnelle. Définir, classer, observer ; ainsi se sont progressivement perfectionnés et mis en place les cadres supérieurs de l'entendement.

Ainsi est apparue la dialectique, art du raisonnement.

La foi, dès lors, ne peut plus être aveugle, elle doit être approfondie, illuminée par l'intelligence. C'est l'accès à la méthode de pensée à l'état de simple mécanisme intellectuel, détaché d'une vision du monde qui, en opposition trop flagrante avec l'univers chrétien, eût empêché de l'admettre. Acquisition décisive qui révéla, en outre, la fascinante pensée d'Aristote. Il en résulte, au sein de l'Église, un malaise, une tension, et d'abord cette insatisfaction qu'est l'hérésie, autre signe de progrès qui aboutira principalement à la fondation de nouvelles communautés religieuses.

Dans les zones de contact entre chrétienté et islam (Espagne, Sicile), on s'est mis à traduire en latin, le plus souvent à partir de versions arabes, beaucoup de textes philosophiques et scientifiques grecs, parfois enrichis de commentaires arabes. De ce renouveau des savoirs est née une cosmologie qui passionne les savants de notre siècle avant de devenir un schéma connu de quiconque possède un minimum de culture.

L'univers est représenté comme un système géocentrique et conçu comme un emboîtement d'enveloppes concentriques. On peut discuter du nombre exact des sphères célestes mais il s'agit toujours d'un univers fini et plein, car les sphères célestes sont composées d'une substance très subtile, l'éther. Ces sphères ont une certaine épaisseur et leurs surfaces se touchent, ce qui permet au mouvement de se transmettre de l'une à l'autre, source de leurs rotations.

Cette vision du monde, empruntée à Aristote et identifiable à Dieu, est facilement acceptée, tandis que sa proposition, contraire à la Création, selon laquelle l'univers serait éternel, ne peut, en aucun cas, être admise.

Ce schéma, universellement accepté, permet d'intégrer des disciplines plus précises capables de rendre compte des phénomènes particuliers, parmi lesquels l'astronomie.

L'astrologie, qui détermine les influences astrales, l'alchimie, qui prétend contrôler et accélérer les transmutations élémentaires, trouvent également une justification scientifique dans la pensée cosmologique de l'époque.



Henri n'a pas à attendre longtemps le sommet de son ascension politique, car le roi Étienne meurt le 25 octobre 1154.

C'est toute une époque qui s'achève avec la disparition du souverain anglais, mettant ainsi fin à 54 ans d'usurpation du trône, Henri 1<sup>er</sup> l'ayant précédé dans cette illicite démarche !

Étienne laisse néanmoins le souvenir d'un monarque aux décisions et aux attitudes mesurées, à l'image de son air noble et de sa douceur insinuante. De taille majestueuse, il possédait toutes les qualités de l'esprit et du cœur ; brave, affable, charmant et spirituel, il connaissait bien les hommes et les affaires de l'état, et n'a jamais fait preuve de vengeance ni de cruautés, ce qui est assez rare pour être souligné. Mathilde et son fils, Henri, peuvent témoigner de son tempérament conciliant et honnête, qui ont fait de lui un souverain respectable et respecté.

Le 7 novembre, en compagnie de son épouse, de son fils et d'une escorte rapidement réunie, le

nouveau roi fait route vers Barfleur, afin d'embarquer pour rallier l'Angleterre. Mais une tempête empêche la traversée. Durant un mois complet, Henri et ses amis restent à quai, considérant avec inquiétude la mer déchaînée, qui suggère au nouveau souverain que Guillaume, autre fils du roi défunt, pourrait profiter de la situation pour s'imposer à la faveur d'un tel contre-temps !

Excédé, devant la mer en furie, Henri risque sa vie et celle des siens, en ce 7 décembre 1154, en donnant l'ordre d'appareiller...

Malgré une traversée mouvementée, l'esnèque (1) arrive à bon port, et la nouvelle de l'arrivée du roi se répand dans tout le pays. Elle provoque une véritable stupeur, plongeant la population dans un sentiment d'admiration et d'enthousiasme pour ce courageux roi dont l'arrivée symbolise la paix retrouvée.

Le 19 décembre, sous les yeux de Philippe de Harcourt, Henri et Aliénor reçoivent des mains de Thibault de Canterbury, à Westminster, la couronne royale, si convoitée en vain par Mathilde, qui n'a cessé, assistée de Robert de Gloucester, de la réclamer en faisant valoir ses droits légitimes.

Henri II Plantagenêt a tout juste vingt et un ans et il est déjà le plus puissant souverain d'Europe. Il possède la Normandie, l'Angleterre, l'Anjou, le Poitou, la Saintonge, la Gascogne, le Périgord, le Limousin, et des droits sur Toulouse, soit presque la moitié de la France !

(1) Navire de type nordique assurant les traversées de la Manche

Grâce à lui, l'Angleterre va devenir un royaume organisé et cohérent, basé sur le christianisme et sur la civilisation latine.

Homme cultivé, et habile administrateur, il est d'un incroyable dynamisme, infatigable à la tâche. L'opposition entre son aspect physique et ses qualités intellectuelles est totale. « Sa tournure est large et carrée, sa figure rousse avec des yeux saillants, ses cheveux touffus. Il a un cou de taureau, des mains fortes et rugueuses, les jambes torses ». Il est instruit, lettré, aimant la poésie, fin juriste et parlant plusieurs langues.

En Normandie, à l'instar de ses prédécesseurs, le duc-roi n'oubliera pas l'importance de la baie des Veys et les soulèvements qui se sont succédés à la charnière du Bessin et du Cotentin.

Il donnera ses armoiries à la Normandie. S'inspirant du blason d'Anjou qui comportait quatre léopards, Henri en empruntera deux pour le duché – le chiffre deux étant le sien -, ce qui donnera pour la Normandie, et en inversant les couleurs, deux léopards rouges sur fond d'or.



En ce XIIe siècle, on peut considérer que la Normandie est à la pointe de la civilisation !

En dépit de quelques institutions barbares, inhérentes à l'époque, elle a su se doter d'une organisation administrative et judiciaire puissante et très bien hiérarchisée, que ses voisins pouvaient lui envier. Sa justice rayonne car elle a la particularité de ne pas se cantonner dans un fonctionnement unilatéral ; du pouvoir central aux différents points de la province, l'information et les plaintes descendent et remontent sans entrave. Philippe Auguste saura d'ailleurs s'en inspirer largement. La Normandie est aussi considérée comme la première puissance militaire d'Europe, tant par ses nombreuses qualités guerrières que par le caractère aventureux de ses soldats. Le Cotentin, quant à lui, produit assez de biens de qualité, qu'il s'agisse de bétail ou de produits manufacturés, pour être présent, non seulement aux nombreuses foires locales, mais aussi aux grandes foires étrangères ou françaises. En 1180, il se distinguera par

l'introduction d'une innovation considérable : le moulin à vent, sans doute d'origine orientale, attesté à Montmartin-en-Graignes.

Les mentalités qui évoluent grâce à la formation intellectuelle délivrée dans les écoles commencent à pénétrer la société noble. Ainsi l'intérêt d'une éducation scolaire tend à se généraliser dans les esprits du milieu des gens de guerre. Et si l'éducation scolaire n'est pas une gêne pour un futur chevalier, on se dit qu'elle pourrait être d'une quelconque utilité même pour un fils qui n'est pas destiné à l'Église... La conséquence directe de cet état d'esprit nouveau se manifeste par une recrudescence des jeunes nobles dans les établissements d'enseignement monastiques ou séculiers. Les engagements au service de Dieu prennent alors une tout autre vocation car nombreux sont les jeunes hommes au service du divin qui, après avoir reçu une formation scolaire, réorientent leur carrière en trouvant à monnayer leurs capacités intellectuelles en dehors de l'Église. Ils se mettent au service d'un seigneur pour lequel ils accomplissent toutes les besognes d'écriture, ainsi que toutes les fonctions qui demandent un peu de raisonnement. Ils sont rétribués pour rédiger les chartes mais aussi, de plus en plus, pour procurer à la société du château les divertissements intellectuels dont – moins inculte – elle commence à prendre goût. Ce qui bouleverse la manière de penser et de s'exprimer, notamment à la cour du duc de Normandie, carrefour de la vie mondaine et centre d'attraction pour la chevalerie.

Siècle de rhéteurs et de rimeurs passionnés, un élan poétique est constamment soutenu par le développement d'une musique trop mal connue, mais qui est peut-être la création la plus importante de la civilisation médiévale.

Siècle d'humanistes aussi car les Latins sont, pour les meilleurs des clercs du XIIe siècle, des maîtres à penser.

A l'aube de la dynastie des Plantagenêt et de leur fabuleux empire, la Normandie domine la civilisation occidentale, et ses ducs seraient devenus rois de France et auraient reconstitué à leur profit l'empire de Charlemagne, s'ils n'avaient trouvé au sein même de leur famille leurs plus redoutables ennemis !

L'histoire n'est, malheureusement, qu'un perpétuel recommencement...

Le 10 septembre 1167, Mathilde meurt, à Rouen, à l'âge de 65 ans.

Arnoul, évêque de Lisieux, fait graver sur sa sépulture l'épithaphe suivante : « Mathilde la Grande est enfermée dans ce petit espace. Ses vertus placèrent au faite de la renommée cette femme qui n'eut rien d'une femme ».

Qu'est-ce qu'il en sait, le bougre ?...



## BIBLIOGRAPHIE

- Les ducs de Normandie (A. de Laporte – Éditions du Bastion)
- Les femmes normandes dans l’histoire du duché (Jean Deuve – Éditions Charles Corlet)
- A la reconquête d’un trône (Madeleine Hubert – Éditions Corlet)
- Le Cotentin, ouvrage publié sous le patronage du Conseil Général de la Manche
- L’aventure des Normands (François Neveux – Édition Perrin)
- L’histoire du duché de Normandie (Léon Thiessé – Les Éditions du bastion)
- Le Moyen-Âge dans le Cotentin (Maurice Lecoœur – Isoète)
- Normandie Magazine – Sur les pas de Guillaume le Conquérant
- Histoire de la civilisation française (Georges Duby / Robert Mandrou – Pocket)
- Les Plantagenêt (Henri legohérel - PUF)
- La vie quotidienne au XIe siècle (Michel Jouen - PEMF)

Les seigneurs de Bohon (Jean le Melletier – Éditions  
Arnaud-Bellée)

Henri 1er Beauclerc (Ruben Moëlmer – Éditions  
Bertout)

Les gens du Cotentin (Jean-Jacques Bertaux-  
Éditions Gérard Monfort)

Achévé d'imprimer sur les presses  
de l'Imprimerie Moderne de Bayeux  
Z.I. - 7, rue de la Résistance – 14400 Bayeux  
Dépôt légal : 50867 - Mars 2015

ISBN 978-2-9546213-2-6

*Imprimé en France*



